

LE
MONDE

libertaire

Organe de la Fédération Anarchiste

N° 217 — DECEMBRE 1975 — Prix : 4 F

APRÈS FRANCO :



F9P2520

activités de la fédération anarchiste

COURS DU GROUPE LIBERTAIRE LOUISE-MICHEL
Tous les jeudis soir à 20 h 30
10, rue Robert-Planquette
75018 PARIS
Métro : Blanche ou Abbesses

Le premier cycle du programme de nos cours a donc pris fin. Comme cela a déjà été annoncé, le second cycle sera donc entièrement consacré à Bakounine dont on célébrera le centenaire de la mort au cours de cette année 1976. Afin de bien vous faire comprendre l'évolution de la pensée de Bakounine, nous traiterons d'abord le personnage avant la grande époque de l'Internationale, à travers son « nationalisme » et sa fameuse « confession ». Des orateurs s'attacheront ensuite à dépeindre le révolutionnaire à partir de l'Internationale et comme d'habitude, nous vous donnerons alors la liste des cours à suivre. Voici en attendant ceux qui vous seront présentés au cours de janvier :

15 janvier : Les Nationalités.
22 janvier : La Confession.
29 janvier : La Ligue de la Paix, l'Alliance pour la Démocratie.

La Commission des cours :
WALLY ROSELL - FLOREAL.

LE GROUPE JACOB EDITE UNE AFFICHE : CONTRE LE CHOMAGE
PAR UNE PRODUCTION RATIONNELLE
PAR UN PARTAGE EGALITAIRE DU FRUIT DE NOTRE TRAVAIL
PAR LA GESTION DIRECTE
SEMAINE DE 25 HEURES
FEDERATION ANARCHISTE
7,50 F LES 50 AFFICHES
A commander à :
JACOB par PUBLICO

COLLOQUES-DEBATS
Groupe Libertaire Louise-Michel
10, rue R-Planquette, 75018 PARIS
Métro : Blanche ou Abbesses
Tous les samedis à partir de 17 h 30

Nous organisons une série de colloques sur le thème suivant :
MOIS INTERNATIONAL

● **Samedi 6 décembre :**
L'APRES-FRANQUISMES
L'Espagne à l'heure de l'après-franquisme
par un militant de la C. N. T.

● **Samedi 13 décembre :**
LE POINT SUR LA SITUATION ECONOMIQUE ET SOCIALE AU PORTUGAL
par un militant libertaire portugais

LE GROUPE GERMAL EDITE UNE AFFICHE : UN SEUL PROGRAMME COMMUN

LE TRAVAIL UTILE DOIT ETRE REPARTI ENTRE TOUS EGALITAIREMENT
LE PRODUIT DU TRAVAIL DOIT ETRE DISTRIBUE ENTRE TOUS EGALITAIREMENT

RESULTAT :
LES CITOYENS TRAVAILLERAIENT PAR JOUR : 4 HEURES

VIVE LE COMMUNISME ANARCHISTE F. A.

A commander à :
GERMAL PUBLICO
0,50 F L'AFFICHE
VENTE PAR 10 EX. MINIMUM

CERCLE D'ETUDE LIBERTAIRE DE TOURS

Le groupe de Tours organisera comme à l'accoutumée son cercle de réflexions sur tous les problèmes actuels importants.

Les prochaines réunions auront lieu le 10 décembre :

LE SOUS-DEVELOPPEMENT
Définitions, situation mondiale (analyses ethniques, politiques et économiques).
7 janvier :

L'ANTIMILITARISME
Ces réunions se dérouleront au lieu habituel.



NANTES SEMONS L'ANARCHIE
La Vasectomie n° 5 n'est plus disponible

MEETING ROUEN

Espagne 36
Réalizations Libertaires
Espagne 76
Avec Gaston LEVAL
Vendredi 19 décembre, 20 h 30
HALLE AUX TOILES
GROUPE DE ROUEN

ROUEN : CAUSERIE-DEBAT « LA CIVILISATION LIBERTAIRE »

Avec Gaston LEVAL
Samedi 20 décembre, 15 h
HALLE AUX TOILES
GROUPE DE ROUEN

« Gestion Directe » est paru. Vous lirez dans le numéro 11 :

- les boîtes Intérim,
- la réduction du temps de travail,
- contre les étreintes,
- la peine de mort,
- etc.

Voilà déjà deux ans que « Gestion Directe » poursuit sa propagande dans les P. T. T. Les résultats sont satisfaisants : les contacts sont nombreux, de nouveaux militants se sont joints à la liaison. Le journal est, dans l'ensemble, bien reçu par nos collègues : le tirage a plus que doublé !

Le N° 11 paraît donc encore gratuitement.

Mais l'effort financier qui nous est demandé à chaque numéro est à chaque fois plus important. Nous nous efforçons, malgré nos faibles moyens, de rester financière autonome, tout en proposant gratuitement notre Bulletin à un maximum de gens intéressés dans les P. T. T.

Hélas ! Pour combien de temps encore ?

Notre objectif immédiat serait de paraître régulièrement, tous les mois.

Deux brochures sont aussi à l'étude. L'une sur le syndicalisme et l'autre sur le temps de travail, qui fourniraient, par leur vente, une partie des fonds requis par notre Bulletin. Mais pour cela, nous risquons d'être bloqués !

Ah, aujourd'hui, nous vous demandons un soutien effectif. Nous avons besoin d'argent. Une souscription est ouverte, les timbres que exemplaires des n° 6, 8, 10. Il suffit, pour les recevoir, de joindre quelques timbres à votre demande.

Pour tous renseignements et contacts : Publico, 3, rue Ternaux, Paris-11°.

Pour les versements : G. ARROES, C. C. P. 33.524.31 La Source.

PRÈS DE NOUS

REUNION DES AMIS DE HAN RYNER

Dimanche 7 décembre à 17 h 15
114 bis, rue de Vaugirard
sous la présidence d'Elie BROIDA,
vice-président des A. H. R.

Causerie de Michel DECAUDIN, professeur à la Sorbonne :
« Marcel MARTINET »

Invitation cordiale aux sympathisants

COMMUNIQUE

Le Secrétariat des Objecteurs de Conscience (S. O. C.), 10, impasse Popincourt, 75011 Paris. Permanences de 14 h 30 à 18 heures, les lundis, mercredis et samedis), recherche les adresses de tous les incarcérés militaires afin d'en établir la liste.

Avis aux parents, amis et Comités de soutien, qui peuvent écrire à l'adresse indiquée.

groupes de la fédération anarchiste

Prenez contact avec nos groupes en écrivant aux Relations Intérieures qui transmettront vos demandes aux secrétaires des groupes.

Ecrire à Librairie Publico, Relations Intérieures, 3, rue Ternaux, 75011 Paris.

Certains groupes ont signalé leurs adresses pour contacts dans la liste qui suit.

TRESORERIE :
Envoyez vos fonds à Yvonne Dalménèches, C.C.P. 14.277.86 Paris.

AIN
OYONNAX, Groupe Libertaire.
BOURG-EN-BRESSE, Liaison F. A.

ALLIER
MONTLUÇON-COMMENTRY
Groupe Anarchiste.

ALPES-DE-HAUTE-PROVENCE
Liaisons Anarchistes. Contacts et Informations. Anarcho-Syndicalisme dans le bâtiment.

ALPES-MARITIMES
NICE
Groupe Anarchiste Insurrection.

AUDE
Groupe de Narbonne.

BOUCHES-DU-RHONE
MARTIGUES, Liaison F. A.
SALON-DE-PROVENCE.

MARSEILLE
Liaison F. A.
MARSEILLE
Liaison F. A.

CHARENTE-MARITIME
SAINTES.
Groupe Libertaire Louis Lecoin.
LA ROCHELLE.
Groupe Anarchiste.

CHER
VIERZON, Liaison F. A.

COTES-DU-NORD
GUINGAMP. Présence Anarchiste.

DOUBS
BESANÇON.
Groupe Proudhon

EURE-ET-LOIR
CHATEAUDUN, Liaison F. A.
CHARTRES, Liaison F. A.

GIROUDE
BORDEAUX.
Groupe anarchiste Sébastien-Faure.

Le groupe Sébastien-Faure se réunit chaque mois sur convocation. Une permanence se tient tous les mercredis de 18 heures à 20 heures, au siège, 7, rue du Muguet, ouverte aux camarades et à tous les sympathisants libertaires.

LIBOURNE, Groupe Libertaire.

HAUTE-GARONNE
TOULOUSE.
Groupe libertaire.

Permanence le lundi de 18 h à 20 h, 3, rue Merly, TOULOUSE.

HERAULT
MONTPELLIER, Groupe Libertaire.

ILLE-ET-VILAINE
RENNES, Groupe Libertaire.

INDRE-ET-LOIRE
TOURS, Groupe Tourangeau.
CHINON, Liaison F. A.
AMBOISE, Liaison F. A.
BLERE, Liaison F. A.

ISERE
BOURGAIN, Liaison F. A.

JURA
Groupe de DOLE.

LOIRE
SAINT-ETIENNE, Liaison F. A.
Groupe anarcho-syndicaliste « Ni Dieu ni Maître ».

LOIRE-ATLANTIQUE
NANTES, Groupe Anarchiste.
Pour tous contacts écrire à N. Leroux, 47 bis, rue H-Barbusse, 44400 Rezé.

Groupe Gaston Couté. Pour tous contacts écrire à Georges Piau, 194, rue Jouaud, 44400 Rezé.

LA BAULE, Liaison F. A.

LOIR-ET-CHER
VENDOME, Liaison F. A.
BLOIS, Liaison F. A.
MER, Liaison F. A.

LOZERE
MARVEJOLS, Liaison F. A.

MAINE-ET-LOIRE
ANGERS.
Liaison F. A.
DURTAL, Liaison F. A.

MAYENNE
LAVAL, Liaison F. A.

MORBIHAN
VANNES, Liaison F. A.
LORIENT, Groupe Anarchiste.

MEURTHE-ET-MOSELLE
NANCY, Liaison F. A.

MOSELLE
METZ, Groupe Libertaire.

NIÈVRE
NEVERS, Liaison F. A.

NORD
LILLE-ROUBAIX-TOURCOING.
Groupe Thaza

PAS-DE-CALAIS
BETHUNE, Groupe François Villon.

PUY-DE-DOME
CLERMONT-FERRAND, Liaison F. A.

PYRENEES-ATLANTIQUES
BAYONNE-BIARRITZ.
Groupe Anarchiste.

PYRENEES-ORIENTALES
PERPIGNAN, Groupe Bakounine.
Groupe Bakounine.
Edite « Le Révolté ».
Local : 2, rue du Cimetière, Saint-Mathieu, Perpignan.

RHONE
LYON.
Groupe Anarchiste Lyon Espoir.

Liaison pacifiste libertaire.
NEUVILLE, Liaison F. A.

SEINE-MARITIME
LE HAVRE, Groupe Jules Durand.
BOLBEC - LILLEBONNE.

Groupe Libertaire.
ROUEN, Groupe Libertaire Delgado-Granados.

Une permanence se tient tous les mercredis à partir de 18 heures, 10 bis, rue de l'Avalasse, Rouen.

SEINE-ET-MARNE
Groupe Anarchiste Nestor Makhno.

SOMME
AMIENS, Groupe Anarchiste.

VAR
TOULON.
Groupe Anarchiste.

VAUCLUSE
AVIGNON, Liaison F. A.

VENDEE
Groupe Sables-d'Olonne.

Vienne
LIMOGES.
Liaison F. A.

Yonne
AUXERRE-AVALLON.
Groupe Anarchiste.

PARIS
LIAISON DES POSTIERS.
Edite « Gestion Directe ».

GROUPE EMPLOYES ANARCHISTES DE LA B.N.P.
GROUPE LIBERTAIRE LOUISE-MICHEL.

Local, 10, rue Planquette (rue Lepic), Paris-18°, métro BLANCHE ou ABBESSES. Permanence assurée par les militants du groupe, chaque samedi à partir de 17 h. Contact avec les militants. Colloques. Pour tous renseignements, écrire au local du groupe ou téléphoner au 076.57.89.

13°, 15°, 11° arrondissements
GROUPE ACTION REVOLUTIONNAIRE ANARCHISTE ASCASO-DURRUTI.

15°, 16° arrondissements, Issy-les-Moulineaux, Meudon
GROUPE LIBERTAIRE GERMALIN.

13°, 14° arrondissements
GROUPE ANARCHISTE ALXANDRE JACOB

20° arrondissement
GROUPE LYCEEN ANARCHISTE

11° arrondissement
GROUPE ANARCHISTE - Contact Publico.

BANLIEUE SUD
GROUPE KROPOTKINE - Bourg-la-Reine.

GROUPE ANARCHISTE - Orsay-Bures.

GROUPE LIBERTAIRE - Fresnes-Antony.

GROUPE ANARCHISTE - Massy-Palaiseau.

GROUPE NESTOR MAKHNO - Brunoy.

LIAISON SEINE-ET-MARNE.
GROUPE MAKHOVTCHINA - Paray-Vieille-Poste.

PARIS - BANLIEUE EST
GROUPE ANARCHISTE VOLINE - Local : 19, rue Ramponneau, Paris-20°, métro BELLEVILLE. Permanence tous les samedis, de 16 h 30 à 19 h 30.

GROUPE ANARCHISTE - Nogent-le-Perrux. En formation.

BANLIEUE NORD
GROUPE LA BOETIE - Nord des Hauts-de-Seine. Accueil : salle du Centre administratif, place de la Mairie, Asnières, 2° et 4° mercredis du mois, 20 h 30.

SOMMAIRE

N° 217 DECEMBRE 1975

EDITO	pages
— Crevée la bête	3
EN DEHORS DES CLOUS	
— Assainir	4
par P.-V. Berthier	
— A vot' bon cœur	4
par Carmen	
— Une justice de classe	5
par le Secrétariat aux informations internationales	
— « Désobéissance civile » en Italie	5
par Bernard Lanza	
ACTUALITE	
— La guerre des gangs	6
par B. Lanza	
— La lutte chez Rhône-Poulenc	6
par G. Tresnir	
— Les tricheurs	16
par Roland Bosdeveix	
ETUDE	
— A propos du syndicalisme révolutionnaire	7
par R. Hagnauer	
— Voline	8-9
par M. Laisant et A. Arru	
— Le statut de la science chez Bakounine	10
par P. Pidutti	
INFORMATIONS INTERNATIONALES	
— Nouvelles d'Italie	13
SITUATION PORTUGAISE	
— Traduit de « A Batalha »	12
LITTERATURE	
— La boue devant soi	14
par Jean-Charles	
— Le livre du mois	15
par Maurice Joyeux	
NECROLOGIE	
— Cipriano Mera	11
par Freddy	

CREVÉE LA BÊTE !

N'ayant vécu que dans le crime et par le crime, il y aura été fidèle jusqu'à son dernier jour, et c'est la main rouge du sang de son dernier attentat que Franco la Muerte a rendu son dernier souffle !

Cette mort, attendue de tout homme de cœur, cette mort du monstre ne nous fera pas oublier une existence dont chaque seconde était un péril pour toute vie humaine.

C'est par lui que, depuis quelque trente-cinq ans, l'Espagne est une prison aux frontières de laquelle pourraient s'inscrire ces mots : DANGER DE MORT !

De cette abjection humaine dont, plus que de tout autre, on peut dire « qu'il eût mieux valu qu'il ne fût jamais né », sa mémoire trainera comme un boulet le cadavre de l'Espagne et la malédiction des siècles à venir.

Franco, c'est l'espoir de liberté anéanti dans le meurtre de millions d'hommes ! Franco, c'est l'assassin des petits enfants de Guernica ! Franco, c'est le larbin servile, le complice honteux de Mussolini et de Hitler ! Franco, c'est la pensée étouffée, l'idéal bafoué, la remise en honneur de l'ignorance, de la stupidité et de la servitude !

Comment ne pas saluer d'un cri de joie la disparition de cette fange !

Cependant, il ne suffit pas qu'une pareille vomissure retourne au néant ; c'est tout le régime de délation, de cupidité et de meurtre qui doit s'anéantir avec lui, c'est tout l'appareil fasciste qui doit s'engloutir à tout jamais.

Sur cette terre d'Espagne, où l'esprit libertaire souffla tant de fois, en dépit de toutes les inquisitions, sur cette terre d'Espagne qui vit naître Cervantes, où, trois siècles plus tard, Francisco Ferrer dressait une école rationaliste face à un clergé en cagoule, sur cette terre d'Espagne pour la LIBERTE de laquelle tombèrent tant de nos compagnons, que sonne l'heure de la délivrance !

Pour tous les Ascaso, pour tous les Durruti, pour tous les Berneri, pour tous ceux qui virent briller le lever d'une société anarchiste, pour les enfants de ceux-là, QU'AVEC FRANCO MEURE LE FRANQUISME !

AMIS LECTEURS

L'effort que nécessite notre lutte pour une société plus juste, plus humaine, ne doit pas être relâché.

En cette période de crise, d'instabilité, de mécontentement, nous devons, bien qu'il faille rester vigilant sur la situation financière, faire entendre notre voix d'une façon plus puissante.

Nombreux sont ceux qui s'interrogent, qui cherchent autre chose. A nous de leur présenter l'alternative anarchiste. C'est autour de notre journal, en lui donnant des moyens, en le faisant connaître que nous bousculerons l'ignorance qui nous entoure, que nous ferons reculer nos détracteurs. Chaque action pour faire connaître le MONDE LIBERTAIRE est importante, chaque abonnement nous est précieux.

Nos moyens dépendent de l'effort que nous fournissons ensemble, pour accroître l'audience de notre presse et lui donner une assise financière stable. Aujourd'hui, chaque jour, façonnons le monde de demain.

Les administrateurs :

François GARCIA - Léopold TAMAMES.

LE MONDE LIBERTAIRE

à adresser à
LIBRAIRIE PUBLICO
Compte postal Paris 11289-15

Rédaction - Administration
3, rue Ternaux, 75011 PARIS
Tél. : 805.34.08

PRIX DE L'ABONNEMENT

France :	Etranger :
6 numéros 20 F	6 numéros 30 F
12 numéros 40 F	12 numéros 60 F
Sous pli fermé :	Par avion :
6 numéros 30 F	6 numéros 39 F
12 numéros 60 F	12 numéros 78 F

BULLETIN D'ABONNEMENT

à retourner 3, rue Ternaux, 75011 PARIS

Nom :
Prénoms :
Adresse :
..... Code postal

A partir du numéro
 Abonnement
 Réabonnement

Joignez le règlement à votre demande :

- Chèque postal
- Chèque bancaire
- Mandat-Lettre



assainir

La mer bleue : image de notre enfance. La Manche vient encore d'être submergée par une « marée noire », surgie d'un tanker éventré. On a, dit-on, envoyé sur place, pour l'assainir, des bateaux de guerre spécialement équipés. Mais c'est toujours la même chose : on pollue à la tonne et on assainit à la petite cuillère.

Le ciel bleu : un mythe romantique. La ville du Havre a vu tomber sur elle une pluie d'encre noire ! Les fumées de plusieurs usines s'étant combinées dans l'atmosphère, il en est résulté ce phénomène météorologique non prévu par Albert Simon. Là aussi, on va, paraît-il, assainir. Après avoir passé la serpillière, probablement.

Assainir est le grand mot du moment. Il paraît que la ville de New York, dont le sol fut acheté aux Peaux-Rouges pour quelques dollars, a frisé la faillite et qu'elle n'a pu assainir provisoirement sa situation financière que grâce à l'emprunt que lui a consenti un syndicat d'instituteurs ! Aux grands maux les petits remèdes. Pour éponger vos milliards de dettes, prenez Spontex !

Le commerce des fruits et légumes assainit le marché, et comment ! Pour permettre aux femmes de chômeurs de payer les choux-fleurs 3,50 francs pièce, on a détruit 83.000 têtes de ces légumes payés 23 centimes le kilo au producteur. On les a jetés dans la Durance, ce qui fournira une occasion, l'ayant polluée, de l'assainir, elle aussi.

En même temps, toujours dans le même dessein d'assainissement, on a versé à la décharge publique 300 tonnes de pommes récoltées « en trop » dans une zone... sinistrée par l'abondance. Cela en France, mais il en va de même dans toute l'Europe, où, en 1974, furent anéanties 680.000 tonnes de fruits et 2.400 tonnes de légumes, et où l'on prévoit que, pour 1975, la destruction des pommes dites « en excédent » atteindra 475.000 tonnes en Allemagne, 340.000 en France et 140.000 en Italie. On assainit ! on assainit !

On vient également d'assainir le cinéma en taxant la pornographie.

L'apparition de l'érotisme sur les écrans avait agréablement surpris ceux qui militaient depuis si longtemps pour que nos sociétés bégueules et hypocrites s'affranchissent des tabous sexuels ; elle avait fait passer à travers la production filmée et l'assistance des salles obscures un authentique souffle d'assainissement, une brise libertine et salubre.

Puis, le mercantilisme était venu gâcher l'idylle. A l'érotisme pur et noble de l'alcôve avait succédé le proxénétisme du bordel. Cela devait finir par donner les armes et les arguments à Tartuffe ; et aujourd'hui Tartuffe prend sa revanche : il va mettre son mouchoir sur les nichons de la soubrette et ne le soulèvera que moyennant péage. L'Etat taxe le porno, c'est-à-dire qu'il perçoit sa dime de maquereau en vous faisant payer deux fois le spectacle du « sein que je ne saurais voir ». Il assainit à sa façon, et à son avantage.

Ce qui ressort de tout cela, c'est qu'il semble y avoir beaucoup de choses à assainir dans le monde où nous sommes, et qu'on s'y prend d'une drôle de manière pour y parvenir. Ne serait-ce pas parce que l'on s'obstine à toujours assainir en aval au lieu d'assainir en amont ?

Il est vain de soigner les branches d'un arbre dont la racine plonge dans un sous-sol empoisonné. Il est inutile de prétendre épurer le cours d'un fleuve si la source même est polluée. Il ne sert à rien d'aérer les étages d'une maison si ses fondations crouissent dans un borborygme pestilentiel.

Et surtout, il est dérisoire d'employer, pour assainir, des méthodes qui sont elles-mêmes vénéneuses et toxiques parce que la recherche du profit pour le pouvoir, et du pouvoir pour le profit, les détermine, les neutralise ou les corrompt.

P.-V. BERTHIER.

SOUSCRIPTION

PHILIPPE	17,50	GRUPE D'ASNIERES	28,00
BLANGPINION	18,00	SOUBIES	23,00
JACQUES	4,50	QUEGNEAUX	10,00
ANONYME	1,00	LANTUEJOUL	5,00
ANONYME	1,50	PRACCHIA	48,00
NADEGE	2,50	CARROUE	20,00
J.-J. GERARD	6,00	ESTEBAN	5,00

La mythologie gréco-latine en elle-même ne connaît plus guère de succès à notre époque, et il n'y a guère que les polémistes à court d'imagination pour encore s'en inspirer.

J'ai, personnellement, beaucoup aimé cette mythologie-là, et il a fallu longtemps de naïfs engagements pour des causes perdues, de naïfs engouements pour des hommes perdus, pour que je m'aperçoive, qu'en effet, Zeus et compagnie n'étaient que des poupées de son, évoluant dans un décor de carton-pâte nommé Olympes. J'ai compris à quoi servait l'enseignement mythologique : à permettre à certains hommes d'apparaître plus grands qu'ils ne sont en réalité, à certains dieux de paraître plus sérieux qu'ils ne sont dans l'irréalité.

La mythologie (enseignée ou objet de culture), n'est qu'une action psychologique de plus, une mise en condition sur fond de poésie. Elle (la mythologie gréco-latine) a donné le jour à une suite fort imposante d'autres mythologies, que ce soit sur fond de Bible ou sur fond d'Histoire. Et, ainsi, les hommes, depuis les origines, ont toujours vécu en croyant — plus ou moins fermement, il est vrai — qu'une grande montagne ou quelque autre endroit édénique abritait un séjour réservé aux dieux, demi-dieux et héros.

L'homme a besoin de croire. Il a soif de surnaturel. Il ne

saurait vivre sans l'apport spirituel. Voilà, très résumé, le catéchisme qui fait penser à l'homme qu'il doit penser. On n'attrape pas les mouches avec du vinaigre, évidemment, et jeter à la face de n'importe qui qu'il n'est pas capable de s'élever à la spiritualité, ne serait pas très intelligent.

Alors, on rapproche les genres mythologiques entre eux, et on lui démontre que l'esprit humain doit tout au divin.

Pourquoi cet enfant est-il né idiot ? Pourquoi cet enfant est-il privé de ses jambes ? Il faut croire mon ami, et ne plus jamais poser de questions comme celles-là. Inch Allah, les voies de Bouddha sont impénétrables, mais au bout, il y a la lumière.

Merci mon frère.

Pourquoi a-t-on fait de cet officier vaincu un premier ministre ?

Pourquoi ce leader de la gauche possède-t-il un château ? Mon ami, il est des choses qui ne peuvent se comprendre tout de suite ; il faut attendre que le temps fasse son œuvre et donne raison à la raison, vous comprenez ? En attendant, agenouillez-vous et votez ; la foi viendra vous visiter...

Merci mon père.

Ce que nul n'ose avouer, en fait, c'est qu'il n'existe pas d'hommes exceptionnels convenant à tous en même temps, et que, dans le domaine reli-

gieux, la même diversité est de mise, mais, chose indispensable, il faut que chaque catégorie puisse disposer de sa part de mythologie, ce qui différencie l'homme-de-la-bête.

L'œcuménisme a m b i a n t dans lequel nous baignons, gagne sans cesse du terrain, et il est probable qu'un jour le monde politique connaîtra, lui aussi, ce genre d'osmose spiritualiste. Ce sera alors la reconstitution du grand Olympes avec un seul Zeus au sommet. Un Zeus plébiscité peut-être, mais à vie, et comme en principe les dieux sont immortels, adieu aux crises ministérielles et aux révolutions. Nous aurons enfin gagné de vivre à l'âge de la stabilité dans la stabilité.

Nous serons devenus statues. Tu es pierre, et sur cette pierre j'ai bâti mon Olympes — pourra paraphraser le néo-Jupiter en entrant dans la carrière. Et nous ne pourrions ni protester, ni acclamer. Nous serons tous devenus indifférents, pour le meilleur et pour l'empire.

Et puis, on nous installera au Louvre afin que les petits écoliers de l'ère suivante puissent venir admirer ces merveilleux témoins de l'âge d'or. Et, comme nous, ils se mettront à rêver de la Toison du même nom, voire du Vaion...

Pauvres petits Jasons !

Michel PELTIER.

A vot' bon cœur

Il est des mendiants qui se traînent, engourdis et pitoyables devant les vitrines, en ces temps-ci surchargées de belles et bonnes choses, et qui font les poubelles dans la nuit glaciale, à l'abri des regards.

Il en est d'autres qui se carrent dans leurs fauteuils en pensant philosophiquement qu'il en faut bien des mendigots pour qu'ils puissent occuper ces places de choix que sont les ministères...

A chaque occasion, la presse prête son concours pour appuyer de par ses reportages, toutes les campagnes de mendicité que lance le gouvernement, comme tout dernièrement celle pour la vieilllesse nécessiteuse.

Fallait voir ces gros titres, ces photos affamantes sur des cas de misère épouvantable, sur des sujets de plus de 80 ans.

Avec tous ces milliards volés, soit par la vignette automobile, soit par les cotisations de retraite,

soit par ces quêtes honteuses et répétées, l'Etat-escroc n'est capable que de distribuer hospices inhumains et pensions dérisoires.

Tous les fléaux sociaux sont pour lui des sources de revenus appréciables car ce qui est soutiré au bon peuple par la pitié complétement rondement ce qui est soutiré par la force fiscale... Préparez la monnaie pour le cancer, l'enfance inadaptée, les aveugles, pour tous ceux qui par malheur ont besoin de protection pour leur survie.

L'Etat en met plein ses caisses et laisse un peu de monnaie pour le plus urgent à cacher. Par tous les moyens, ils cherchent à rafistoler un système social à moindre frais, utilisant la charité des contribuables, des travailleurs, et rétablir un équilibre budgétaire et justifier son existence même !

Et déjà on sonne à nos portes, c'est le facteur, l'éboueur, le pom-

pier, la concierge qui viennent mendier eux-aussi des éternelles... Nous ne serons d'ailleurs pas étonnés d'apprendre que ceux qui donnent le plus sont les petits vieux, les plus désesherités.

Ce n'est plus de la charité entre exploités, c'est du truandage ! Par la force ou la pitié, la mendicité est institutionnalisée et passer outre, relève du délit !

L'Etat, l'Eglise nous ont habitués à payer pour préserver les injustices et les hiérarchies.

La Charité n'est rien d'autre que de la lâcheté.

Avoir bon cœur ce n'est pas filer la pièce aux quêtes nationales. Avoir bon cœur c'est œuvrer pour que disparaissent toutes ces mains tendues, celles qui tremblent de froid et de faim et celles qui tiennent un gourdin.

CARMEN

Justice de classe en Belgique

Un climat d'injustice règne dans notre foutue société que je n'aime pas parce qu'elle ne préserve pas les gens. Il y a pourtant des exceptions comme ce juge d'instruction qui met en arrestation un P.-D.G. du côté de Denain ou cet autre qui s'attaque à la direction des mines de Lievin...

La Belgique aussi possède sa justice de classe et ses bandes fascistes cautionnées par le patronat et la bureaucratie syndicale.

« Des jaunes » foncent en voiture sur un piquet de grève chez Hanrez (Monceau-sur-Sambre). La raison essentielle de cette grève est le licenciement d'un militant F.G.T.B. jugé « trop encombrant » par la direction. Plus de sept semaines d'arrêt de travail et le 3 mars 75, des voitures « de jaunes » crèvent un piquet de grève blessant un ouvrier.

Un mois plus tard, trois personnes sont inculpées dans cette entreprise pour « vandalisme », dont une militante communiste et le délégué syndical. Les avocats, dépendant des bureaucraties syndicales conseillent à leurs clients « de ne pas dire un mot de la grève ». Pendant le procès, le juge refuse d'entendre

les témoins de la défense — « Gain de temps » (dixit) — et fait évacuer la salle. Les syndicats lèchent les bottes de la direction de chez Hanrez et mettent tout en œuvre pour démoboliser les ouvriers.

Le 1^{er} octobre, l'accusation s'embrouille dans ses différentes versions en ce qui concerne le « vandalisme » des trois inculpés. Le 5 novembre à la séance suivante, le juge Culot se moque, interrompt, intimide les témoins de la défense. Il écarte les questions embarrassantes sur le matraquage d'une gréviste par un contremaitre.

La salle, solidaire des ouvriers, s'écrie : « Nous sommes à Burgos », « Justice de classe ! » et la militante communiste continue par une déclaration : « Tous les faits relevés contre nous sont faux ! S'il y a eu violence, ce n'est pas de notre côté. C'est un coup monté par les patrons avec la complicité de la gendarmerie ! ». Celle-ci est expulsée de même qu'un avocat, sorti du public pour protester. Le procès continuera à la fin de ce mois.

L'affaire du « Parisien Libéré », on en reparle en Belgique. On parle surtout de la mollesse qui a caractérisé les syndicats français et belges qui lancèrent des mots

d'ordre sans pousser à l'action. A cette époque un groupe de quatre-vingt militants de Wineller occupent les imprimeries Havaux publiant avec d'autres le « Parisien Libéré », cassant ainsi le mouvement de grève des ouvriers français. Aucune plainte n'est déposée, néanmoins le parquet décide d'attaquer en justice huit inculpés pour « vandalisme, menaces, effractions ». Lors du procès les accusés nient les faits qui leur sont reprochés et les avocats plaident le « délit politique » : donc l'affaire pourrait se passer en Cour d'Assise. Les débats se dérouleront le 20 novembre.

La série continue avec la police bruxelloise lors d'une action syndicale contre la Société Générale de Banque. Les flics délogent par la force les grévistes et emploient toute leur énergie à les matraquer. Ces mêmes flics pour les manifs de solidarité avec l'Espagne et contre les ratonades organisées contre les immigrés surtout nord-africains ont fait preuve d'une bestialité peu commune tout en regrettant que « notre régime ne soit pas espagnol ».

RELATIONS INTERNATIONALES.

« Désobéissance civile » en Italie

L'inflation est encore plus aiguë en Italie que dans les autres pays de l'Europe occidentale.

Les prix augmentent de plus de 20 % par an, la production industrielle accuse une chute vertigineuse et le chômage s'accroît sensiblement (+ 40 % fin 1975 par rapport à fin 74).

Le sous-développement du Sud vient aggraver une situation précaire, qui se caractérise aussi par la multiplication des actes de violence dans le pays (agressions, séquestrations, voire règlements de compte entre fascistes et staliniens).

Comme partout, en régime capitaliste, la politique d'austérité qui est menée par le gouvernement de « centre-gauche » pour tenter de casser l'inflation, contraint les plus délaivrés, donc les travailleurs, à de lourds sacrifices, et ceci est d'autant plus intolérable et injuste dans un pays où les revenus sont parmi les plus bas d'Europe.

Dans un tel contexte de crise économique et de désarroi dans les esprits, on assiste depuis plus d'une année à une manifestation sans précédent de révolte collective contre les hausses de prix et de tarifs publics. Ce mouvement populaire de « désobéissance civile » a vu le jour à la fin du mois d'août 1974 : dans la banlieue ouvrière de Turin, à 5 h 30 du matin, deux cents travailleurs de chez Fiat disent NON à l'augmentation de leur ticket d'autobus.

Cette action exemplaire est soutenue par la Fédération des Métallistes du Piémont, qui regroupe les ouvriers des trois principales centrales syndicales (C. G. I. L., C. I. S. L., U. I. L.). A Milan, ce sont également des ouvriers venant de la banlieue qui pratiquent les premiers l'autoréduction des tarifs

des transports, de même qu'à Venise.

Cette campagne, peu à peu, s'amplifie, gagne l'ensemble des régions et elle s'étend bientôt aux factures d'électricité, grâce à l'action efficace de comités de quartier.

Dans la périphérie de Rome, à la Magliana, sorte de villedortoir, genre Sarcelles, le refus de payer touche aussi les loyers, et ceci malgré le peu d'empressement des syndicats à encourager ce type d'action.

D'ailleurs, le P. C. I. (Parti communiste italien) et ses alliés de la C. G. I. L. se montrent réservés, voire hostiles, face à l'autoréduction des tarifs, à l'inverse de la C. I. S. L., qui y est plutôt favorable.

Ce sont justement ces divergences entre les centrales syndicales qui contribueront au reflux (mais non pas à la disparition) de cette forme nouvelle et originale de lutte contre la vie chère. Selon les communistes, des grèves locales et des pétitions auraient seules contraint le gouvernement à revenir pratiquement aux anciens tarifs de transports et à réduire la hausse du prix de l'électricité ; mais il est clair pour beaucoup de travailleurs italiens que ce recul gouvernemental a surtout eu pour cause ce que les libéraux, sociaux-démocrates ou autres chrétiens-démocrates, ont qualifié de « provocation contre l'Etat » et de « lutte inconciliable avec le système démocratique ».

Pour nous, militants libertaires, nous ne pouvons que nous réjouir de ce que des dizaines de milliers de travailleurs aient choisi pour armes l'action directe et l'illégalité délibérée, tournant ainsi en dérision l'autorité de l'Etat, ce maudit instrument de domination de la bourgeoisie.

Bernard LANZA.

Danger ! Censure

« Pour jouir de la liberté, écrivait Montesquieu, il faut que chacun puisse dire ce qu'il pense... » Et il ajoutait : « pour la conserver, il faut encore que chacun puisse dire ce qu'il pense. » Cette affirmation, incontestablement, a le mérite de l'originalité. C'est là, malheureusement, son seul mérite, car l'expérience quotidienne démontre que la liberté d'expression est souvent bafouée et que les articles de la « Déclaration des droits de l'Homme et du Citoyen » n'existent que sur le papier et dans l'imagination des imbéciles. En dépit de tout, la censure demeure, exerçant généralement ses méfaits sur les

minorités. Il arrive ainsi que les sections syndicales minoritaires soient victimes d'une censure pour le moins insidieuse, certains individus peu scrupuleux, en dépit d'une stricte législation, se permettant à l'occasion de détruire l'affichage d'information.

Vengeance ? Querelles de chapelle ? En vérité, tous les prétextes sont bons pour servir l'imbécillité.

Tout individu respectueux des libertés individuelles se doit de dénoncer et de condamner de tels actes, car là où commence la censure commence aussi, hélas ! le fascisme. On connaît la suite. Le

fascisme hitlérien, dans sa démarche liberticide, a commencé par censurer des textes ; puis il a censuré des ouvrages entiers, enfin il a censuré plusieurs millions de juifs.

Certains d'entre vous diront sans doute que je fais commerce de mots, que de tels faits sont forcément l'exception et ne se produisent que dans des entreprises où règnent et sévissent les gangs de la C. F. T. On pourrait être tenté de le croire...

Pourtant, si je vous disais... Non, je ne vous dirai rien, car décidément les censeurs sont partout.

P. P.

LIBRAIRIE PUBLICO

3, rue Ternaux - 75011 Paris

Ouvert chaque jour de 13 heures à 19 heures

Métro : Oberkampf - Parmentier

Filles-du-Calvaire - République

LA LUTTE CHEZ RHONE-POULENC

QU'EST-CE QU'UN EMPIRE INDUSTRIEL ET FINANCIER ?

Rhône-Poulenc, premier groupe privé français, neuvième dans le monde, environ 120.000 salariés dont 80.000 en France. Rhône-Poulenc, c'est la pharmacie, le plastique, les textiles, les engrais, les insecticides, etc.

Rhône-Poulenc, c'est un bénéfice d'exploitation de 375 millions de francs en 1974 (soit plus de 53 % qu'en 1973), c'est un bénéfice net de 266 millions de francs en 1974 (soit plus de 21 % qu'en 1973), c'est un chiffre d'affaires qui a progressé de 39 % par rapport à 1973.

Mais Rhône-Poulenc, c'est aussi la restructuration, avec 20.000 personnes touchées par le chômage dans le textile, des usines qui ferment, comme Izieux et Vaulx-en-Velin. C'est aussi de futures fermetures comme à Albi et à Péage-de-Roussillon. C'est enfin un trust où la répression bat son plein en ce moment, car la lutte s'y développe :

— Pont-de-Claix : 11 mises à pied, dont 3 délégués C.G.T. et 2 délégués C.F.D.T.

— Chalampé : Intervention des C.R.S. pour dégager l'usine occupée.

— Chauny : Lettre d'avertissement à tous les délégués C.G.T. et C.F.D.T.

— Vitry-sur-Seine : 5 licenciements, dont 2 délégués C.F.D.T. et 50 mises à pied de 3 jours, après intervention des C.R.S.

UN CAS PRECIS : VITRY-SUR-SEINE :

3.300 employés, un patronat de choc, 6 organisations syndicales, le chômage partiel depuis le 15 septembre.

Le film des événements :

16 octobre : Manifestation de tout le trust à Paris à laquelle participe de nombreux travailleurs de Vitry.

17 octobre : A la suite de cette manifestation, la direction licencie 2 travailleurs combattifs pour des motifs de service. La C.F.D.T., la C.G.T. et F.O. appellent à la grève et plusieurs centaines de travailleurs bloquent le directeur et le chef de service pendant 2 heures, sans résultat.

20 octobre : C.F.D.T., C.G.T. et F.O. appellent à nouveau à occuper les locaux administratifs et 500 travailleurs bloquent le chef du personnel pendant la

journée. A 17 heures, la C.G.T. abandonne le combat et un piquet de grève continue le blocage. A 18 h 30, les C.R.S. interviennent et délogent les 60 camarades, en embarquent cinq.

21 octobre : La direction annonce 3 nouveaux licenciements (dont 2 délégués C.F.D.T.) et une cinquantaine de mises à pied de 3 jours.

Inutile de dire que cette répression s'abat sur les éléments les plus combattifs, dont des militants libertaires, et tend à détruire ainsi la C.F.D.T. et F.O. Seule la C.G.T., bien qu'ayant participé au mouvement jusqu'à 17 heures, n'est pas touchée !

LES FORCES EN PRESENCE A VITRY :

— C.G.T. : Environ 400 adhérents bien encadrés par plusieurs cellules du P.C.F. Ses mots d'ordre sont : le programme commun, la nationalisation de Rhône-Poulenc, les grèves tournantes, les pétitions, l'abandon des combats, comme par exemple en juin 68, en octobre 72 et ce lundi 20 octobre.

— F.O. : Quelques adhérents, le repaire de « Lutte Ouvrière », gauchiste dans l'action et bureaucratique en son sein.

— C.F.D.T. : Une centaine d'adhérents, des hauts et des bas depuis son apogée de juin 68 ; de nombreuses tendances politiques et quelques militants libertaires.

— C.F.T. : Effectif inconnu, 5 ou 6 militants, 2 tracts par an, suppôt du patron et présence d'éléments de droite et d'extrême-droite dans ses rangs.

— C.G.C. : Corporatisme et soutien patronal sont les deux mamelles de sa politique. A réclamé des représailles plus vigoureuses lors du 21 octobre 1975.

— C.F.T.C. : Née il y a quelques mois pour apporter une voix de plus au patron lors des Comités d'établissement.

LES PERSPECTIVES DE LUTTE :

Il ne faut pas se cacher qu'elles sont faibles, car de nombreux obstacles en empêchent la réalisation :

— Appareil stalinien omniprésent et freinant toute tentative spontanée.

— Présence d'organisations comme la C.F.T. et la C.G.C. qui appellent à la contre-révolution permanente.

— Inertie d'une grande partie du personnel.

— Coordination difficile des éléments les plus combattifs.

— Patron à la fois paternaliste et répressif.

Toutefois, la présence et le regroupement de plusieurs militants libertaires à l'intérieur de la C.F.D.T. pourrait présenter un pôle d'attraction suffisant pour offrir une contre-partie à tous ces obstacles. Le programme syndical minimum suivant peut permettre ce regroupement :

— Lutte contre le chômage partiel en exigeant les 36 heures payées 40.

— Lutte contre la hiérarchie en exigeant une augmentation égale pour tous.

— Lutte à l'échelon du trust en avançant le mot d'ordre de la grève gestionnaire expropriatrice. Les militants anarchistes s'y emploient et réaffirment que seule l'autogestion généralisée sera génératrice d'un futur meilleur.

G. TRESNIR

La guerre des gangs

Il semble bien que la pagaille et la confusion continuent à régner de plus belle chez les « jaunes » de la C.F.T.

Ecarté (comme il était prévisible) (1) de la direction de ce curieux « syndicat », lors du congrès des 13 et 14 septembre, son fondateur, Jacques Simakis, refuse de s'avouer vaincu pour autant. Il a regroupé les « syndicats » autonomes qui ne sont pas d'accord avec la nouvelle clique dirigeante et a constitué, le 11 octobre, l'Union Française du Travail (U.F.T.) qui, selon lui, représenterait au moins la moitié des effectifs de la C.F.T.

Cette décision a provoqué la fureur du nouveau secrétaire général, le dénommé Auguste Blanc, qui veut « rénover la C.F.T. pour en faire un pôle de regroupement de tous les nationaux français (sic) face à la décadence des structures de la société », et qui a prévenue son prédécesseur et rival qu'il refusait la double appartenance et que « tout membre de l'U.F.T. s'exclut de lui-même de la C.F.T. ».

Cette querelle épique entre deux tendances (ou deux gangs) également fascistes d'une organisation qui prêche la collaboration des classes et qui use de toutes les méthodes d'intimidation les plus détestables pour imposer son diktat dans les quelques entreprises où la faiblesse des syndicats ouvriers et la complicité du patronat lui permettent de

semer la terreur, pourrait sembler dérisoire et de peu d'importance. Elle est pourtant intéressante à suivre, car l'ex-leader Simakis, afin de se venger de son éviction, n'hésite pas à laver le linge sale de sa « confédération » en public, et il a confirmé, par exemple, que les sommes énormes dont disposent les « syndicats » C.F.T. de l'automobile (Citroën, Chrysler notamment) proviennent de subventions patronales ; il a également révélé que, lors d'une réunion C.F.T. convoquée en janvier 75, rue Jean-Goujon, à Paris, par Auguste Blanc, il y avait — sur 30 participants — plus d'une vingtaine de membres du S.A.C.

Mais toute cette boue nauséabonde n'empêche pas nombre de politiciens en vue de la majorité présidentielle, Roger Chénaut à leur tête, de souhaiter, au nom de la « liberté » et de la « paix sociale », la reconnaissance officielle du syndicalisme « maison », prétendument « indépendant », autrement dit d'une bande (souvent armée) de gangsters fascistes sans scrupules, véritables gardes-chiourme du patronat de combat et filices d'entreprise. Ce serait, au fond, bien dans le style d'un capitalisme « libéral »... et hypocrite.

Bernard LANZA

(1) Voir dans « Le Monde Libéraire », n° 213 (juin 1975), mon article : « Simakis limogé ».

LE CONGRÈS DE L'UNION PACIFISTE DE FRANCE

C'est à deux pas du Mont Valérien que s'est déroulé le congrès de l'Union Pacifiste. Après une matinée consacrée aux problèmes de gestion et d'organisation, l'après-midi vit venir les débats tant attendus par un grand nombre de militants. Après un rapport sur leurs activités menées depuis deux ans, les problèmes de fond surgirent entre deux tendances : la première réunissant les partisans d'un rapprochement avec les mouvements non violents entre autres le M.A.N. et d'une prise de position politique ; la seconde intransigente sur les options chères à Louis Lecoin concernant le pacifisme intégral et désireuse et continuer la campagne amorcée par ce dernier et refusant de mener le mouvement pacifiste sur les pentes d'une dangereuse politisation.

Après des discussions animées, l'ensemble des congressistes adopta cette motion finale.

Jean-Claude DEVINCK

CONGRES DU 10 NOVEMBRE 1975 MOTION FINALE

Le Congrès tient à rappeler que l'Union Pacifiste de France est une association de pacifistes intègres qui, parmi ses objectifs essentiels, a décidé de poursuivre l'œuvre que Louis Lecoin lui a léguée, c'est-à-dire de lutter en faveur du désarmement unilatéral de notre pays.

L'Assemblée générale rappelle que la propagande en faveur de

ce désarmement unilatéral soit reprise sans équivoque en mentionnant le nom de notre organisation et en propageant son programme spécifique, tel qu'il résulte de nos statuts et de notre charte et qui fait l'originalité de notre mouvement.

Le Congrès désire que toutes les doctrines économiques admettant le pacifisme intégral puissent être exprimées dans le journal de l'U.P.F., à la condition qu'aucune ne soit privilégiée et que les articles économiques soit toujours axés sur les conceptions pacifistes qui nous sont propres.

Dans la perspective ainsi précisée, il va de soi que les membres de l'U.P.F. restent pleinement libres d'établir des contacts et de s'engager dans des actions ponctuelles qui peuvent éclairer éventuellement et enrichir l'U.P.F.

A PROPOS DU SYNDICALISME RÉVOLUTIONNAIRE

Un héritage que les libertaires doivent revendiquer

Le terme « anarchiste » — alors que l'on veut classer l'Anarchisme dans les espèces disparues dont on ne conserverait que quelques fossiles — provoque toujours le frisson chatouillant les ventres bourgeois et excitant quelques épidermes masochistes. Tout ce qui fait peur, tout ce qui favorise les manchettes sensationnelles du « sang à la une » apparaît sous le drapeau noir de l'Anarchie. Notre ami Alexandre Croix, dans la *Révolution Proletarienne*, a signalé, par exemple, la complaisance avec laquelle on qualifie d'anarchiste en Allemagne et en France « la bande à Baader » — que nous ne voulons pas juger, alors qu'elle subit une lourde répression — laquelle s'est toujours proclamée communiste, d'un communisme, il est vrai, peut-être plus authentique et plus rigoureux que celui de MM. Brejnev et Marchais. Anarchistes encore les groupes maoïstes qui s'agitent au Portugal, alors que sous Mao, l'anarchisme est *péché mortel et crime de haute trahison*. Certes, des anarchistes peuvent se joindre à toutes les oppositions politiques, à tous les mouvements d'action directe, contre toutes les oppressions, toutes les exploitations. Mais que cela soit sans illusion. Ils se retrouvent toujours du même côté de la barricade, même lorsque les prosoprits d'hier utilisent à leur profit la police qui les poursuivait.

Parti pris de négation systématique ? Pourquoi pas, il s'agit d'une révolte constante et irréversible contre tous les Etats, quelle que soit leur couleur. Mais ce n'est pas du nihilisme. Et ce siècle a connu, conçues et édifiées par des anarchistes, des entreprises qui auraient pu survivre si leur seule existence n'avait provoqué la coalition de toutes les forces réactionnaires et étatistes, des fascistes aux stalinien.

Il suffit de se référer à l'histoire de la Révolution russe, lors du communisme de guerre, et surtout à celle de la guerre civile espagnole et des livres communautés auxquelles Gaston Leval a consacré un ouvrage de grande valeur (1), communautés qui furent l'objet d'offensives politiques et militaires menées par des gens beaucoup plus pressés de les détruire que de vaincre les franquistes.

Cependant, il est une organisation qui doit son originalité propre — quelque peu altérée par les politiciens qui l'ont colonisée — à l'influence des idées et à l'action d'hommes nés ou formés dans le mouvement anarchiste. C'est la C. G. T. Et le pluralisme syndical a maintenu, au moins formellement, le respect d'un héritage commun. La dualité des Fédérations industrielles et des Unions locales et départementales des syndicats (les anciennes Bourses du Travail), reste le fondement statutaire de la C.G.T.-F.O. et même de la C.F.D.T.

On célèbre cette année le quatre-vingtième anniversaire de la C. G. T. C'est conforme à la chronologie. C'est bien en 1895, au Congrès de Limoges, que la C. G. T. fut fondée officiellement. Mais l'histoire ne se soumet pas à ces rigueurs temporelles. La C. G. T. n'a vécu réellement, n'a joué le rôle historique qui fut le sien jusqu'en 1914, qu'après l'unité réalisée en 1902 entre elle et la Fédération des Bourses du Travail. Et c'est à cette date que le syndicalisme révolutionnaire s'affirma, se matérialisa, se réalisa.

Certes, il n'y avait pas que des anarchistes dans la phalange qui menait la classe ouvrière à cette époque, et dont Romain Rolland (cf. Jean Christophe), célébrait « le pessimisme enivré, la fureur de vie héroïque », qu'il opposait au socialisme « optimiste » des politiciens. Mais l'admirable animateur de la Fédération des Bourses du Travail, Fernand Pelloutier, qui incarnera le syndicalisme révolutionnaire en sa forme la plus pure, n'était pas seule-

ment un militant libertaire ; il symbolisait aussi l'adhésion aux idées anarchistes, non pas dans l'enthousiasme de la jeunesse, mais dans la conclusion d'une course brève et féconde, à travers les formations républicaines et socialistes.

Brève, hélas ! J'ai célébré Pelloutier en de nombreux articles et dans mes causeries au Groupe Louise Michel. Quand on se promène dans nos bibliothèques publiques et que l'on classe les « grands hommes »... selon leur importance bibliographique, on rougit de honte en voyant à la dernière place cet homme exceptionnel, condamné par les médecins dès l'âge de vingt-cinq ans, qui, pendant

taines dictatures, ont engagé la révolte en désertant les syndicats transformés pour lors en service de police auxiliaire.

Nous avons dit et répété que la Charte d'Amiens, véritable héritage de Pelloutier, votée par le Congrès de la C. G. T. de 1906, à la quasi-unanimité, gardait toute son actualité, qu'elle restait une projection vers l'avenir, et non un monument du passé. Pourquoi ? Tout simplement parce que, fondée sur le principe de la lutte des classes, elle proclame que la Révolution n'est possible que si la classe ouvrière affirme sa pleine indépendance organique et morale, sa confiance totale et exclusive en ses propres



Un tract syndical (1906)

ses huit dernières années accomplit des tâches multiples dont chacune suffirait à remplir une longue existence. Jeune intellectuel d'origine bourgeoise, descendant d'une bourgeoisie aventureuse et conquérante, d'une culture d'autant plus large et profonde qu'elle fut surtout autodidacte, non-conformiste par prédisposition innée, il débuta dans le radicalisme tel qu'il se présentait dans les séquences de la bataille contre l'Empire, de la Commune, de la rébellion contre l'ordre moral, de l'opposition des Gambetta et Jules Ferry. L'éclairage de la lutte des classes le porta dans les rangs du parti guesdiste. Les impératifs de la stricte obédience marxistes déterminèrent sa rupture d'avec les constructeurs de la « géologie collectiviste », puis, adhérant délibérément aux thèses libertaires et anarchistes, il se consacra dès 1892 aux Bourses du Travail, sans jamais renier son ultime conversion.

J'entends quelques ricanements. Je vois des haussements d'épaules. Entre Fernand Pelloutier et les vedettes pour émissions télévisées qui mènent les cortèges des centrales... ouvrières, il y a la même filiation qu'entre une toile de Rembrandt et des images d'Epinal grossièrement coloriées... Nous en convenons non sans quelque amertume. Sans doute fallait-il des syndicats pour que le syndicalisme révolutionnaire de Pelloutier puisse s'affirmer. Mais le syndicalisme est beaucoup plus que l'organisation syndicale. Il peut être avili, renié et bafoué par des syndicats puissants, massifs, même temporairement efficaces. Il peut persister dans la clandestinité, alors que les syndicats sont asservis ou liquidés. Il peut s'opposer dans son esprit aux appareils syndicaux. Et les pionniers du syndicalisme se seraient reconnus dans les révolutionnaires qui, sous cer-

forces, impliquant la méfiance à l'égard des Etats, des partis et des sectes. L'exemple de Fernand Pelloutier est singulièrement édifiant. Il s'intégra dans la classe ouvrière, non pour appliquer une doctrine conçue hors de la classe ouvrière, non par affinités sentimentales, non par une sorte de paternalisme bienveillant, mais par une vocation irrésistible, par l'occupation volontaire des servitudes matérielles des ouvriers, par la participation constante à toutes les tâches des plus humbles aux plus hautes imposées par le mouvement ouvrier.

Le syndicalisme révolutionnaire est-il dans cette évolution exemplaire, la dernière étape dépassant celle de l'adhésion à l'Anarchisme ? On l'a dit, mais c'est faux. C'est bien parce que libertaire, et non quoique libertaire, que Pelloutier s'est consacré au syndicalisme ouvrier. Parce qu'il ne croyait pas qu'une révolution puisse réaliser immédiatement le communisme anarchiste pur, il proposait pendant la période de transition, afin d'éviter cette dictature du prolétariat à laquelle il était violemment hostile, le syndicat comme l'organisation libertaire limitée exclusivement aux besoins de la production et de la consommation, toute institution politique ayant disparu.

Et après tout, un véritable anarchiste peut-il, dans ses plus hautes ambitions morales, trouver meilleure définition de sa personne que celle formulée par Pelloutier : amant passionné de la culture de soi-même ?

Roger HAGNAUER.

(1) *L'Espagne libertaire* (1936-1939). (Editions du Cercle et de la Tête de Feuilles).

AUX EDITIONS 10/18
SOCIALISME LIBERTAIRE - OU AUTORITAIRE
BAKOUNINE - MARX
(2 volumes)

L'Anarchie, sa Philosophie, son Idéal

P. KROPOTKINE

Ed. par les Groupes Voline et La Boétie

Certes les anarchistes ne sont pas des servents du traditionalisme et ne pratiquent pas les minutes de silence et les manifestations à horaires fixes.

Nous n'avons pas besoin d'une date pour que la pensée de nos compagnons disparus nous soit présente.

Mais lorsqu'un anniversaire permet de propager la pensée d'un homme, de rappeler sa vie et son œuvre, par quel fétichisme à rebours, nous refusons-nous à les évoquer ?

Or, il y a 30 ans cette année, nous quittait l'un des compagnons les plus marquants de notre mouvement, l'un de ceux qui donnèrent le plus, et sans compter, leurs forces et leur vie à la cause qui nous est chère.

Puisse les lignes qui suivront le ressusciter à la mémoire de ceux qui l'ont connu et en donner l'image à ceux qui n'ont pas eu cette chance.

VOLINE ET LA RÉVOLUTION

Je le vis en 1925 pour la première fois, dans un groupe d'études sociales qui tenait ses assises au premier étage d'un café-tabac banlieusard.

Un escalier étroit nous menait jusqu'à cette salle annexe qui réunissait une trentaine de compagnons. Voline y était présent ce soir-là.

Parlons d'abord de l'homme ; un regard noir, extraordinaire de vie, était la première chose qui vous frappait, vous accrochait, vous retenait à lui, vous parlait avant même qu'il eût ouvert la bouche. Derrière ses lunettes de myope, ce regard intense vous fixait soudain et vous lisait.

Il arrivait paré d'une double auréole : condamné d'abord au bûche à vie par le régime tsariste en 1905, il l'avait été à la peine capitale par la dictature des nouveaux tsars.

Dans une série de conférences, il apportait aux camarades français des clartés sur la prétendue révolution russe, documents qui, plus tard, furent repris et exposés par lui dans ce livre capital « La révolution inconnue ».

Au cours de sa vie agitée, Voline offre cette image merveilleuse du militant libertaire : celui pour qui les frontières ne sont pas et dont le combat se poursuit de Russie en Amérique (après son éviction de Sibérie), puis en Russie à nouveau lors de la révolution, en France après l'avortement du soulèvement russe, en Espagne, aux côtés de nos compagnons d'outre-Pyrénées, encore en France après l'exode ibérique et durant l'occupation, militant de tous les pays, mêlé à tous les peuples en lutte pour leur affranchissement.

Sa haute culture, son indomptable caractère, et le fait de parler l'anglais, l'allemand, le français et l'espagnol aussi parfaitement que sa langue mère faisaient de lui un de ces militants internationaux, capable de comprendre les problèmes, d'analyser les causes, de signaler les dangers et d'offrir les remèdes.

A l'époque que j'évoquais plus haut, il collaborait activement à l'Encyclopédie anarchiste, ce monument de notre pensée, dont l'édification permit à Sébastien Faure de rassembler les théoriciens et penseurs anarchistes de toutes tendances et de démontrer, par une pareille réalisation, la validité de cette synthèse anarchiste, qu'avec Voline il défendit contre les altérations et les compromissions auxquelles était invité le mouvement par des activistes plus soucieux de la fin que des moyens.

Cette identification organique entre l'outil et la finalité fut son souci le plus constant.

Comment parvenir à un but, si ce n'est pas en faisant de notre mouvement une préfiguration du monde auquel on aspire ?

Cela n'est-il pas vrai pour tous ?

Ces ceux qui ne manifestent pas leur confiance en l'homme, qui le considèrent comme un mineur que l'on doit mener par la main, veillent des structures rigides, en vue d'un monde dirigé, avec ses chefs et ses servants, ses riches et ses pauvres, ses privilégiés et ses déshérités, rien de plus normal.

De même, ceux qui font confiance à l'individu, qui pensent qu'il existe en lui un potentiel de dynamisme, étouffé, annihilé par une société artificielle, réalisent, pour nous conduire à l'avènement d'un monde à la

mesure de l'homme, des organisations qui ne sont pas des agglomérats de robots guidés par des leaders.

Cette évidence, aucun ne la ressentit plus intensément que Voline, peut-être parce qu'il avait côtoyé cet individu au cours de diverses révolutions auxquelles il avait participé, peut-être parce qu'il avait vu, aux clartés de ces flambées libératrices, l'homme d'hier s'élever au rang de l'homme de demain et — rendu à la responsabilité — être rendu à la liberté.

Il envisageait, pour l'avenir, des troubles chaotiques sans précédent, qui ne tiendraient compte ni des frontières, ni des continents.

Il pourrait sembler que les faits n'aient guère confirmé de pareilles prédictions... et pourtant.

Que d'événements à l'échelle terrestre depuis la fin de Voline ! : La décolonisation quasi mondiale, même si elle n'a été qu'une trompe-l'œil, même si elle a laissé les pays « libérés » sous la coupe économique des anciens colonisateurs, même si l'y a eu qu'un déplacement d'autorité, même si de nouveaux tyrans ont servi d'hommes de paille à ceux qui les précédaient, et puis ce vent de révolte qui a soufflé sur le globe de Moscou où des hommes soulevaient la chape de silence et de terreur, jusqu'à Mexico que marquait la révolte des esclaves, en passant par Budapest, la France de 68, le printemps de Prague, l'antifranquisme de Barcelone et du Pays Basque et la chute du Salazarisme.

Voline s'est-il tellement trompé ? Mais il prévoyait encore le rôle dévolu aux anarchistes :

« Nous sommes, disait-il, une infime minorité. En cas de révolution, cette infime minorité, dans l'effacement que provoquent les troubles sociaux perdra les trois quarts de ses effectifs. »

« Eh bien, je compte sur ceux qui auront su garder la tête froide et la pensée lucide pour faire entendre nos propositions, pour mettre le peuple en garde contre les tentatives de récupération de la révolution, et je compte plus encore sur l'évidence de nos méthodes et sur le potentiel révolutionnaire qui existe latent dans l'individu ».

Que penser de cette analyse ? L'expérience nous a confirmé la panique qui s'empara de la plupart, devant des événements insolites ; à cet égard, les Deux Guerres mondiales sont riches d'enseignement.

Quant à la spontanéité populaire qui la fait recourir à des méthodes anarchistes, au lendemain, d'une révolution, cela est d'une criante évidence : lorsque les pouvoirs en place sont en fuite, lorsque les structures qui régissaient la société ont disparu, la seule organisation possible est l'initiative à la base, satisfaisant aux besoins vitaux, selon les principes fédéralistes appliqués au fur et à mesure de leur expérience du plan local au plan régional, puis national, voire mondial, par une coordination accrue.

N'est-ce pas ce que l'on a constaté, lors de chaque soulèvement ? N'en avons-nous pas eu la démonstration lors de la révolution hongroise, où se créaient des comités d'usines et des comités agricoles, où l'administration s'établissait sur la base communale ?

Le rôle des anarchistes est alors, comme le disait Voline, de ne pas laisser le peuple se faire frustrer de sa révolution.

Tels étaient les thèmes d'une enrichissante conversation que j'eus avec lui, à l'occasion du Congrès clandestin de Toulouse en 1944.

C'était la dernière fois que je devais le voir.

Maurice LAISANT.

VOLINE

VOLINE TEL QUE JE L'AI CONNU

C'est le 13 février 1940 au matin que je fis connaissance avec Marseille. J'avais 29 ans, je venais de renaitre, c'est-à-dire qu'insoumis, j'étais une nouvelle identité qui allait me permettre de continuer la lutte entreprise depuis plusieurs années. J'étais anarchiste et pacifiste militant.

Ne connaissant personne, il me fallut des mois pour prendre des contacts et réussir à mettre sur pied un groupe anar, clandestin il va sans dire. Groupe actif dont les membres se réunissaient régulièrement, éditaient, diffusaient, par distribution et collage, papillons, tracts, affichettes qui affirmaient notre refus de la guerre, ainsi que la responsabilité de toutes les nations impliquées dans le conflit.

C'est ainsi que j'appris la présence de Voline à Marseille. Militant international de l'anarchisme, ayant participé à l'épopée Makhnoviste, rédacteur controversé mais virulent de « L'Espagne antifasciste », je rêvai tout de suite de l'associer à notre groupe.

Lorsqu'un soir (début 1941), je me présentai à lui dans sa chambre du 4^e étage de la rue Edmond-Rostand, j'étais inquiet. Allais-je être compris, aidé ? Et surtout, allai-je avoir confiance en moi ? J'avais jusque-là milité très anonymement, j'étais inconnu et l'époque ne se prêtait pas à la confiance spontanée. J'avais déjà parcouru une partie de la France pour tenter de reconstituer le mouvement anarchiste et j'avais rencontré des adhésions, mais aussi des réticences et des refus. Je sentais qu'on me prenait plus souvent pour un illuminé que pour un militant réfléchi. Il me semblait donc ce soir-là que je jouais une partie très importante pour l'avenir de la tâche que j'avais entreprise.

Je n'ignorais pas non plus que Voline était fiché comme militant anar à l'échelle internationale depuis plus de trente ans. Apatrié parce que Russe, mais expulsé de l'U. R. S. S. pour son appartenance au mouvement révolutionnaire de Makhno, possédant une ascendance maternelle juive, membre de la Franc-Maçonnerie, s'étant intégré au mouvement anar français depuis sa rentrée dans ce pays jusqu'à la guerre de 1939, il réunissait ainsi un ensemble de qualités qui, en 1941, pouvaient inciter à la prudence, car elles avaient tendance à mener directement au camp de concentration.

Voline me reçut très amicalement après m'avoir présenté à un copain qu'il hébergeait (1). Je me sentis tout de suite à l'aise et commençai par lui expliquer ma situation d'insoumis, mon petit passé de militant. Il m'écoutait. J'avais devant moi un visage dont je suivais les expressions. Il était fin, orné d'une barbe blanche en pointe. Derrière les verres du lorgnon à monture d'acier, deux prunelles bleues, sympathiques, attentives, m'étudiaient. Je m'y accrochais pour aborder la suite. Je lui parlais de l'écroulement du mouvement anarchiste à la déclaration de guerre, de la position ferme que nous devions avoir vis-à-vis du conflit, de la propagande à faire. Je lui racontais l'action de notre groupe et au travers de

cette expérience l'espoir de réunir les anciens copains pour reformer clandestinement le mouvement libertaire, lui donner une réalité militante qui lui permettrait lors de l'après-guerre une efficacité immédiate. J'ajoutai que nous comptions sur lui pour nous aider, par sa connaissance de la lutte et des idées.

Ce ne fut pas un monologue. Entre-temps, il me posait des questions, nous échangeons des points de vues. J'avais apporté des exemplaires de quelques papillons et tracts que nous avions diffusés. Tout de suite il me dit « Tu peux compter sur moi ». Son point de vue était aussi proche que possible du nôtre. L'important, pour lui comme pour nous, était de reconstituer le mouvement anarchiste et de propager nos idées au travers de la population. Nous restions totalement contre la guerre, nous ne faisons aucune différence entre l'Hitlérisme, le Stalinisme, le capitalisme privé, ils étaient tous trois responsables de la situation présente.

Je ressortis de chez lui éberlué. La recrue était de choix et de poids. Voline, une des têtes pensantes du mouvement m'avait écouté, approuvé, encouragé et se déclarait des nôtres. Je n'étais pas fou. J'avais envie de crier, de m'agiter ; nous allions faire des merveilles !

À dater de ce jour, Voline fut présent à presque toutes nos réunions qui avaient lieu chez moi chaque semaine. Nous étions une bonne douzaine comprenant des Espagnols, des Italiens, des Français, un Tchèque et donc un Russe. C'était bien la représentation de l'internationalisme anarchiste. Voline nous écoutait et puis tout d'un coup, profitant d'un silence, clarifiait la question en litige.

Sa culture était immense, mais il fallait le connaître depuis longtemps pour s'en rendre parfaitement compte. Pour vivre à Marseille, il donnait des leçons d'allemand qu'il possédait parfaitement, au point d'en avoir préparé une méthode. Il donnait aussi des leçons de français, et c'est directement dans cette langue qu'il écrivit tous ses articles ainsi que son œuvre principale « La Révolution Inconnue ».

Très scrupuleux, il acceptait difficilement une invitation à manger (2). Je dus avoir recours à une astuce pour qu'il vienne régulièrement une ou deux fois par semaine à la maison. Je lui expliquai que je voulais apprendre l'allemand et qu'en venant dîner chez moi, cela nous faciliterait les choses à tous deux. J'avais touché le point vif : « un révolutionnaire doit connaître plusieurs langues » et à chaque leçon, je passais une ou deux heures à l'écouter me parler de la langue allemande. C'était un régal. La prononciation, l'orthographe d'un mot, la forme d'une phrase, l'amenaient à des digressions qui lui faisaient remonter le cours de l'histoire. J'ai un magnifique souvenir de ces moments-là. Il avait une patience extraordinaire et jamais ne haussait le ton ; l'élève le plus difficile était encouragé, s'entendait dire qu'il faisait des progrès et finissait par en faire. Cette attitude était voulue. Voici ce qu'il m'écrivait : « Donc, tu es redevenu professeur de Julia. Surtout, patience ! Il ne faut jamais se fatiguer de répéter, d'expliquer, d'insister, toujours avec le sourire, tendrement, en bon frère... »

En dehors de ses leçons, Voline était employé à temps partiel dans un bureau, et tous les soirs en saison tenait la caisse du théâtre « Le Gymnase ». Il mangeait rarement à sa faim et c'est cette sous-alimentation constante qui l'amena à une mort prématurée.

Il était d'un courage tranquille, naturel. J'ai toujours en mémoire — et cela y fait encore image — ce soir d'hiver 1943 où nous venions lui et moi de mettre au point une affiche : au moment de partir, il me dit « tu sais, à présent que ma santé est meilleure, si tu as besoin de quelqu'un pour une équipe d'afficheurs, compte sur moi ». Et je dus par la suite trouver des biais pour ne pas l'embarquer dans une aventure où il risquait plus que nous par sa situation, son âge et surtout sa myopie.

Nous avions à présent des relations avec des camarades de nombreuses villes : Montpellier, Foix, Toulouse, Agen, Nîmes, Lyon, Paris, et j'en oublie sans doute. L'idée d'un congrès clandestin s'était faite jour. Si mes souvenirs sont bons, il eut lieu pour la Pentecôte de 1943. Les camarades Trichoux nous accueillirent à Toulouse. Ils sont morts tous deux depuis longtemps déjà, mais le courage qu'ils montrèrent là mérite d'être signalé et médité. Voline avait été délégué avec moi pour représenter notre groupe. Il accepta sans discuter, mais comme il n'avait pas le droit de quitter Marseille, je lui fis de faux papiers. Le congrès dura deux jours. Il n'en reste hélas aucune note, et je ne me souviens pas des péripéties. C'est au retour que Voline et moi avons mis au point un périodique « La Raison » (3) qui sortit en juin 1943. Voline avait écrit l'article « Cette fois c'en est fini ». Puis, nous avons fait une affiche « Mort aux Vaches », format demi-raisin, qui fut saisie lorsqu'on m'arrêta le 3 août 1943 (4), le jour où nous devions la coller. Voline, averti à temps, ne fut pas inquiété.

Le groupe clandestin se trouva ainsi dissous ; personne ne chercha à le reconstituer. Voline, trop marqué, ne pouvait le faire. Mais il était toujours à la disposition des copains. J'en eus une preuve remarquable lorsque deux mois après mon éviction, je repassai avec ma compagne Julie à Marseille où nous fûmes bloqués une nuit pour cause de bombardement de la voie ferrée. « Julia », comme l'appelait Voline, partit à sa recherche. Il vint tout de suite, sans aucune hésitation et nous pûmes bavarder une bonne heure.

Nous nous sommes retrouvés au Pré-Congrès d'Agén du mouvement libertaire fin octobre 1944. Notre action n'avait pas été inutile puisqu'en définitive, par les relations que nous avions établies pendant la guerre, nous pouvions déjà jeter les bases de la future Fédération Anarchiste.

Le congrès terminé, j'amenai Voline à Toulouse, où l'attendait ma compagne. Vingt-quatre heures de vacances pour nous, c'était rare à cette époque. Notre amitié était soudée par une communauté d'idées, mais aussi par un besoin immense de se donner à notre idéal. Lorsque nous nous sommes séparés à la gare de Matabiau, nous étions presque sans regrets, car nous avions la certitude d'avoir une tâche à accomplir.

C'est à partir de ce moment-là que nous sommes restés en relations épistolaires, et j'ai de magnifiques lettres de lui, qui me sont très chères, car elles représentent l'expression d'une amitié rarement rencontrée. En mai 1945, après un long silence, il m'écri-

vit pour me dire qu'il avait été malade, mais qu'il était guéri. Voici un aperçu de sa lettre : « ... Ce que fut exactement ma maladie ? Personne n'en sait rien — même les docteurs — puisque pendant trois semaines du 1^{er} au 24 mars, j'ai traîné la maladie debout, en continuant tout mon travail, espérant la vaincre par la volonté, etc. Je ne mangeais presque pas ; tout le monde me disait que j'étais malade, je m'obstinais... Ce n'est que le 24 mars que je me suis effondré d'un bloc. C'est le cœur qui a flanché, car ma faiblesse après trois semaines de jeûne, était extrême ».

Mais Voline ne veut pas voir de docteur (5) et ce n'est que le 9 avril, véritable loque humaine, qu'il consent à être transporté d'urgence à l'hôpital de la Conception. L'interne qui l'examine constate que l'aiguille de son tensiomètre ne bouge pas. Il va vérifier l'appareil, celui-ci fonctionne bien. « Tension 0 », écrivait Voline, comme si c'était une victoire. Lorsque je reçois à Toulouse cette lettre de huit pages, je décidai de me rendre à Marseille. Quelques jours après, je suis au chevet de Voline. Il n'a pratiquement plus que la peau sur les os. Cela se voit moins à son visage. Il me parle du groupe, de « La Révolution Inconnue » qu'il remanie, du livre sur Makhno qu'il va écrire pour le mouvement anar d'Angleterre. A force d'insistance, j'arrive à lui faire parler de lui, de sa maladie. Il me répète ce qu'il m'écrivait. Il est guéri, va retourner chez lui, y rester quelque temps pour mettre en ordre tout ce qu'il a entrepris, puis au bout de quelques semaines, partir chez un copain qui l'a invité... Je suis atterré, car je connais son entêtement. De plus, je ne vois pas encore qui pourrait se charger de lui dans cette région où le ravitaillement est encore plus que précaire. Je trouve le refuge (6), et aussi après quelques affrontements, la manière de le décider. Je fais vibrer toujours la même corde : « la cause, l'œuvre à accomplir, etc. ». Il cède, il accepte le séjour chez nos amis. Ouf ! Je repars sur Toulouse soulagé. Hélas, je ne connaissais pas le degré de son mal. Je le croyais, moi aussi, guéri mais faible, très faible. Il avait convaincu tout le monde que sa maladie était la suite du scorbut qu'il avait attrapé dans les prisons de Trotsky, et dont il souffrait depuis par intermittence. Ce qu'il appelait « mon bobo intestinal ». Lorsque je le retrouve en juillet 45, toujours hébergé chez notre copain, il semble un peu plus solide. Ce n'était sans doute qu'un effort de volonté. Il a décidé de partir à Paris chez un de ses amis toubib. Il a réussi à mettre le point final à « La Révolution Inconnue », il travaille sur Makhno. Il arrive à Paris en août. Son ami l'examine de fond en comble sans écarter ses explications. Il doit bien le connaître. L'examen des radios est catastrophique, le diagnostic grave. Igor, un de ses fils, tente de le faire entrer en sana. Vu son état on le refuse. Il est admis à Laennec, mais c'est beaucoup trop tard, il est perdu. Le 21 septembre 1945, je reçois un télégramme : « Voline mort, faisons nécessaire. Mouvement Libertaire ».

Julie et moi nous regardons, les larmes nous montent aux yeux. Nous venons de perdre un peu de nous-mêmes, un de nos grands amis.

André ARRU.

(1) Voline hébergeait souvent des camarades juifs venant de Paris et qui tentaient d'échapper aux rafles. Lorsqu'il fut malade, un autre camarade juif, anar et mutilé, partageait et son logement et sa pauvreté.

(2) Il y a de nombreux traits, connus des vieux militants, de ce refus de Voline de demander une aide, même lorsqu'il n'avait plus rien. Lorsque je dus renoncer aux leçons, trop pris par le travail et le mouvement, c'est Julie, ma compagne de l'époque, réfugiée espagnole, qui lui demanda des leçons de français. Ainsi, nous pouvions avoir à notre table, qui n'était pourtant pas très reluisante, mais à côté de la sienne...

(3) Le premier et unique numéro de « La Raison » fut imprimé à Toulouse, chez les frères Lion, tous deux imprimeurs, et qui moururent en camp de concentration en Allemagne. Chez eux, nous avions fait tirer la brochure « Les Coupables », ainsi que nos tracts et affiches. Pierre Besnard, réfugié alors près d'Agén, y avait fait éditer, en 1942, son livre « Pour assurer la Paix ». Hélas, il l'avait signé, et le livre ne put donc être diffusé !

(4) J'ai été arrêté avec Julie et un bon copain, Chauvet, qui travaillait avec moi. Nous nous sommes évadés ensemble. Il y avait eu, entre-temps, un non-lieu pour Julie.

(5) Son père et sa mère étaient médecins, et il prétendait en plaisantant que c'était ce qui l'avait « guéri... de la médecine ».

(6) C'est un couple de copains, réfugiés espagnols, Paquita et Francisco Botey, qui, malgré une situation plus que précaire, se chargèrent de Voline. Francisco avait fait partie de notre groupe clandestin, et frisa l'arrestation lors de la mienné.

LE STATUT DE LA SCIENCE CHEZ BAKOUNINE

(Contribution à une critique épistémologique de la science positiviste)

LES LIMITES ET LE RÔLE DE LA SCIENCE.

Le problème de la Liberté est de beaucoup celui qui est le plus constamment présent dans l'Œuvre de Michel Bakounine. Tous ceux qu'il a traités se rattachent à celui-ci, qu'il s'agisse de l'Etat, de la Religion, de l'Education, du Fédéralisme politique et économique, de l'Autogestion ouvrière ou de l'Organisation de la Société anarchiste ; Michel Bakounine n'écrit-il pas en effet, dans la « Protestation de l'Alliance » (Œuvres, tome VI) : « La liberté même de chaque individu est la résultante, toujours de nouveau reproduite, de cette quantité d'influences matérielles, intellectuelles et morales que tous les individus qui l'entourent, que la Société au milieu de laquelle il naît, se développe, et meurt, exercent sur lui ». Ne nous étonnons pas, dès lors, que le problème du statut de la science soit également présent dans son Œuvre, puisque fondamentalement, la liberté de l'individu dépend autant de la situation qui est faite à la science dans le monde social auquel il appartient que de la possibilité qui lui est offerte d'une révolte consciente et réfléchie contre toute autorité, étatique, religieuse ou économique.

Avec de telles préoccupations, ce singulier penseur ne pouvait manquer de retrouver et de mettre en lumière le sens premier du mot science en tant qu'il désigne la matérialisation, c'est-à-dire la fixation théorique des lois naturelles qu'il est donné à l'homme de science d'identifier. « ... la science, écrit Bakounine, n'a d'autre objet que la reproduction mentale, réfléchie et aussi systématique que possible, des lois naturelles qui sont inhérentes à la vie tant matérielle qu'intellectuelle et morale du monde physique et du monde social, ces deux mondes ne constituant dans le fait qu'un seul et même monde naturel ». (Œuvres, tome III, p. 57). Ainsi voyons-nous se dresser, en pleine époque scientifique et positiviste, une attitude selon laquelle l'homme porte en définitive l'entière responsabilité de la méthode et des résultats scientifiques, est en quelque sorte le seul garant des lois dites naturelles, pour autant que la science, comprise comme un ensemble de théories fixées par le langage, porte nécessairement la marque de l'homme, est toujours déjà faite par l'homme et pour l'homme. Si bien qu'immédiatement il faut admettre, avec Bakounine, que la science est forcément sujette à caution, aucun homme, aussi savant soit-il, n'étant infaillible, et donc qu'il est de l'intérêt de la société que la science reconnaisse ses lacunes, ses ignorances et surtout ses limites ; mais aussi, selon l'auteur de *Dieu et l'Etat*, c'est l'intérêt de la science même, dans la mesure où la conscience de l'ignorance et la discussion sur les limites de la connaissance scientifique sont à même de stimuler la recherche et les découvertes courantes pour le plus grand bien de l'humanité : « ... par une critique judicieuse, qu'elle (la science positive) est capable et qu'en dernière instance elle se verra forcée d'exercer contre elle-même, elle aurait dû comprendre qu'elle est seulement un moyen nécessaire pour la réalisation... de la complète humanisation de la situation réelle de tous les individus réels qui naissent, qui vivent et qui meurent sur la terre. » (Œuvres, tome III, p. 97).

Sans doute est-il difficile de situer avec précision les limites de la science. Néanmoins, il est possible de distinguer entre ses limites formelles, c'est-à-dire celles que lui assignent l'étendue et l'extrême diversité des domaines possibles d'investigation, et ses limites organiques, c'est-à-dire celles qu'elle s'assigne elle-même de par l'ensemble des règles méthodologiques qu'elle met constamment en

Sur le premier point, il s'agit plus spécialement des obstacles que rencontre le savant dans l'exploration et la perception du réel. A ce propos, Bakounine nous rappelle qu'une grande part de la réalité cependant observable ne peut être objet de science pour la simple raison qu'elle n'a pas été, en fait, objet d'observation. « ... la majeure partie des lois naturelles qui sont inhérentes au développement de la société humaine, écrit-il, et qui sont tout aussi nécessaires, invariables, fatales, que les lois qui gouvernent le monde physique, n'ont pas été dûment constatées et reconnues par la science elle-même. » (Œuvres, tome III, p. 50-51). A l'examen, cette limite de la science, a priori purement relative et historique, s'analyse en deux domaines inexplorés : le premier le sera tôt ou tard, le second ne le sera jamais complé-

tement ; l'un est relatif à des faits qui n'ont pas encore été observés, mais qui le seront probablement un jour ; l'autre comprend tous les faits qui, quoique observables, ne seront jamais tous observés. Il apparaît donc clairement que la science demande du temps pour son élaboration et qu'en dépit du nombre sans cesse croissant des hommes de science, le domaine reste immense de ce qui n'est pas encore prospecté, un point sur lequel notre auteur insiste tout particulièrement. Dès lors, vouloir parler de « science absolue » relève nécessairement du non-sens, de l'utopie. « J'entends par ce mot, « science absolue », nous dit Bakounine, la science vraiment universelle qui reproduirait idéalement, dans toute son extension et dans tous ses détails infinis, l'univers, le système ou la coordination de toutes les lois naturelles qui se manifestent dans le développement incessant des mondes. Il est évident que cette science, objet de tous les efforts de l'esprit humain, ne se réalisera jamais dans sa plénitude absolue. » (Œuvres, tome III, p. 58).

En ce qui concerne le second point, Bakounine se propose principalement d'attirer notre attention sur le caractère généralisateur, abstrait, simplificateur, et en ce sens assez inhumain, de la construction scientifique. L'abstraction est en effet, dans les sciences, cette « conquête » qui permet de définir l'objet dans sa plus grande généralité et d'établir des systèmes de relations limités pour rendre intelligible, en la ramenant à des cas exemplaires, la multitude des apparences concrètes, par elles-mêmes irrationnelles en tant qu'elles demeurent hors de la sphère scientifique. En ce sens, toute science apparaît d'abord comme une construction intellectuelle portant sur des idées, et non sur des faits. Mais en ce sens également, toute science, en se constituant, délaisse froidement l'unicité, la personnalité, l'originalité de chaque chose ou de chaque être vivant, c'est-à-dire tout ce qui, dans l'univers sensible, est histoire. « J'ai, nous dit Bakounine, constaté (...) cette propriété de la pensée humaine, et par conséquent aussi de la science, de ne pouvoir saisir et nommer dans les faits réels que leur sens général, leurs rapports généraux, leurs lois générales ; en un mot, ce qui est permanent dans leurs transformations continues, mais jamais leur côté matériel, individuel, et pour ainsi dire palpant de réalité et de vie, mais par-là même fugitif et insaisissable. » (Œuvres, tome III, p. 83). Aussi l'abstraction, loin d'être une arme glorieuse de la pensée scientifique, n'est-elle qu'une arme de misère qui ampute choses et êtres de leurs originalités et de leurs personnalités. « La science, poursuit Bakounine, est aussi peu capable de saisir l'individualité d'un homme que celle d'un lapin. C'est-à-dire qu'elle est aussi indifférente pour l'un que pour l'autre. Ce n'est pas qu'elle ignore le principe de l'individualité. Elle la conçoit parfaitement comme principe, mais non comme fait. Elle sait fort bien que toutes les espèces animales, y compris l'espèce humaine, n'ont d'existence réelle que dans un nombre indéfini d'individus qui naissent et qui meurent, faisant place à des individus nouveaux également passagers. Elle sait qu'à mesure qu'on s'élève de des espèces animales aux espèces supérieures, le principe de l'individualité se détermine davantage, les individus apparaissent plus complets et plus libres. Elle sait enfin que l'homme, le dernier et le plus parfait animal sur cette terre, présente l'individualité la plus complète et la plus digne de considération, à cause de sa capacité de concevoir et de concrétiser, de personnifier en quelque sorte en lui-même, et dans son existence tant sociale que privée, la loi universelle. (...) La science sait tout cela, mais elle ne va pas, elle ne peut aller au-delà. L'abstraction constituant sa propre nature, elle peut bien concevoir le principe de l'individualité réelle et vivante, mais elle ne peut rien avoir à faire avec les individus réels et vivants. Elle s'occupe des individus en général, mais non de Pierre et de Jacques, non de tel ou tel autre individu, qui n'existent point, qui ne peuvent exister pour elle. Ses individus à elle ne sont, encore une fois, que des abstractions. » (Œuvres, tome III, p. 92-94). Plus généralement, le refus ou l'incapacité de la science à considérer les êtres et les choses comme ce qu'ils sont, c'est-à-dire liés dans des grands ensembles organiques, ayant une histoire, la coupe irrémédiablement de la vie et lui ferme la compréhension de l'être. La science, en d'autres

termes, n'est à même d'offrir qu'une image appauvrie, déformée, mutilée du réel, de la vie ; en aucun cas elle ne peut se substituer à la vie même.

Mais, puisque la science n'est pas l'expression même du réel, de la vie, qu'elle n'en est que le pâle reflet, d'où lui viennent ses prétentions à vouloir gouverner la vie ? Selon Michel Bakounine, c'est abusivement que la science prétend à un tel gouvernement (1) (de par sa nature même qui est, nous l'avons vu, d'être un système pur d'abstractions, elle n'en a absolument pas le droit, l'abstraction étant incompatible avec l'idée de vie), et dans tous les cas il convient de la remettre à sa vraie place et de déterminer avec précision son rôle véritable, de manière à ce qu'elle ne puisse jamais s'en écarter. Mais alors, quel est ou quel devrait être son seul rôle véritable ? Si l'on admet que les phénomènes naturels sont en général observables, qu'ils obéissent à des lois et que ces lois sont formulables, nous pouvons dire avec Bakounine que la science a pour rôle d'une part d'observer et de répertorier de manière systématique les processus naturels et, d'autre part, de matérialiser les lois de ces processus naturels. Cependant, en disant cela, on entend implicitement que l'homme fait partie de la nature et que son comportement et son activité, individuels ou collectifs, obéissent également à des lois. Par conséquent, la science doit avoir aussi pour rôle de sensibiliser l'homme à l'univers naturel qui l'entoure et auquel il adhère, et de lui apporter ainsi la nécessaire connaissance des lois qui régissent chaque instant de son existence. Dès lors, la science s'offre prioritairement comme une marche en avant au cours de laquelle l'humanité doit évoluer vers une sorte de perfection. « La mission de la science, écrit Bakounine, est celle-ci : En constatant les rapports généraux des choses passagères et réelles, en reconnaissant les lois générales qui sont inhérentes au développement des phénomènes tant du monde physique que du monde social, elle plante pour ainsi dire les jalons immuables de la marche progressive de l'humanité, en indiquant aux hommes les conditions générales dont l'observation rigoureuse est nécessaire et dont l'ignorance ou l'oubli seront toujours fatals. En un mot, la science, c'est la boussole de la vie ; mais ce n'est pas la vie. » (Œuvres, tome III, p. 89).

Par là se dessine la grandeur véritable de la science qui reste, en dépit de tout, l'outil privilégié de l'émancipation humaine. Mais par là également se dessine sa réelle misère, dans la mesure où son rôle social demeure en définitive insuffisant et problématique. Et c'est ainsi que l'étude des limites et du rôle de la science dans la perspective bakounienne dénonce le paradoxe suivant : « D'un côté la science est indispensable à l'organisation rationnelle de la société ; d'un autre côté, incapable de s'intéresser à ce qui est réel et vivant, elle ne doit pas se mêler de l'organisation réelle ou pratique de la société. » (Œuvres, tome III, p. 100).

L'analyse bakounienne permet-elle de résoudre et de dépasser cette contradiction ? Nous est-il possible de souscrire sans réserve aux critiques formulées par l'auteur de *Dieu et l'Etat* à l'encontre de la science ? Telles sont les questions qui se posent désormais avec insistance et auxquelles nous tenterons d'apporter une réponse au cours d'une prochaine étude.

Il nous suffira, pour l'heure, d'indiquer que l'illusion de l'achèvement et de la toute-puissance de la science est, pour Michel Bakounine, la marque d'un désir dans la connaissance dont il faut à tout prix se défaire. Une mise en ordre définitive ; voilà, d'après lui, ce que l'homme de science a toujours voulu atteindre et qui trop souvent a été la source même de ses erreurs et de ses abus. La thèse de Bakounine nous convie à un relativisme, à une distinction entre la science et le scientisme ; en tout cas, à un accroissement de l'esprit critique, tourné essentiellement contre les prétentions outrancières de la science à vouloir diriger la vie, et seul capable de permettre un accroissement de rationnel, une victoire sur le passionnel.

Patrick PIDUTTI,
(Groupe Libertaire Proudhon)

(1) Dans un prochain article, nous analyserons en détail le processus selon lequel la science s'arroge parfois le droit de gouverner la vie.

CIPRIANO MERA

De très nombreux camarades, espagnols et français, jeunes et vieux, se sont retrouvés au cimetière de Boulogne-Billancourt le 30 octobre pour rendre un dernier hommage à celui qui fut et restera une des grandes figures du Mouvement libertaire espagnol : Cipriano Mera.

A l'annonce de sa mort, ceux qui l'aimaient, ont ressenti une profonde douleur. Au moment précis où nos regards, tournés vers Madrid, suivaient l'agonie du dictateur, celui d'entre nous qui avait été son pire ennemi nous quittait. A la joie causée par la mort lente de Franco succédait la tristesse devant la disparition de Cipriano. Celui que fraternellement nous appelions « le vieux » n'aurait plus la satisfaction de revoir, enfin libéré, son Madrid, sa ville natale.

Cipriano Mera était, en effet, né en novembre 1897 à Madrid. Comme tant d'enfants de familles ouvrières, il commença très tôt à travailler. Lorsqu'à 16 ans, il devint manœuvre dans le bâtiment, Cipriano a déjà 5 années de travail derrière lui. A cette époque, le bâtiment, à Madrid, est un des fiefs de l'U.G.T., syndicat socialiste. Cipriano adhère à la Société des travailleurs du bâtiment, rattachée à l'U.G.T. Rapidement, cependant, il adopte des positions critiques vis-à-vis de l'U.G.T. et s'oppose à la passivité de la Société des travailleurs du bâtiment.

C'est en 1920 que Cipriano entre pour la première fois en contact avec des militants anarchistes. Se sentant immédiatement attiré par l'anarcho-syndicalisme, il participe aux côtés des libertaires à de nombreuses actions contre la dictature de Primo de Rivera, puis décide d'abandonner l'U.G.T. au profit de la C.N.T., dont il devient un des principaux responsables, toujours dans le secteur du bâtiment. Militant infatigable, il organise les Groupes de défense confédérale et, après le triomphe électoral de la droite en 1933, fait partie, avec Durruti, du Comité révolutionnaire chargé de déclencher l'insurrection pour s'opposer à la réaction. Cette tentative révolutionnaire se solde par un échec et Cipriano est emprisonné ainsi que Durruti. A peine libéré, il se lance de nouveau dans la lutte sociale et, bénéficiant de la confiance de ses camarades, est désigné comme membre du Comité de grève du bâtiment lors du grand conflit de mai 1936. De nouveau arrêté, Cipriano ne retrouvera la liberté que pour aller combattre, les armes à la main, le soulèvement militaire de juillet 1936.

Une fois écrasée la tentative de rébellion à Madrid, Cipriano Mera, l'ouvrier du bâtiment, participe à la prise de Guadalajara, Sigüenza et Cuenca. Nommé délégué de la Colonne Del Rosal, contrôlée par les milices de la C.N.T., Cipriano se retrouve aux côtés de Durruti et de sa Colonne pour défendre Madrid, as-

siégé par les fascistes. En mars 1937, à la tête de la 4^e Division, il s'empare de Brihuega, ce qui lui permet de lancer son offensive victorieuse contre les troupes italiennes à Guadalajara. Combattant inépuisable, Cipriano est aussi un organisateur efficace qui, militairement, pose de sérieux problèmes aux troupes nationalistes. Promu responsable du 4^e Corps d'Armée, il est bientôt chargé de la défense du secteur de Guadalajara-Cuenca. Cependant, malgré la résistance héroïque de tout un peuple, malgré le courage des combattants, malgré les sacrifices, le temps joue en faveur de Franco. Les fronts républicains s'écroulent peu à peu. Les tensions sont nombreuses dans le camp de l'antifascisme. Après la perte de la Catalogne, Cipriano Mera s'oppose à la tentative de coup d'Etat de Negrin, appuyé par les communistes, en se rangeant au côté du Conseil national de défense. Désormais, les jeux sont faits et la victoire franquiste devient une triste réalité. Cipriano, avec d'autres camarades, parvient à gagner l'Algérie, où il est immédiatement conduit dans un camp d'internement. Il s'en échappa pour se rendre au Maroc. Son aventure cependant ne se termine pas là. En ce temps-là, le Maroc appartient à la France, et la France, en 1942, c'est Vichy... A la demande de Franco, Vichy accepte d'extrader Mera. Cipriano, qui avait refusé de s'embarquer pour le Mexique en abandonnant ses camarades, est alors conduit par la police française au Maroc espagnol et, de là, en Espagne où, le 26 avril 1942, il est condamné à mort.

Pendant de longs mois, Cipriano s'attendra, chaque matin, à être exécuté. En cette époque d'euphorie franquiste, il ne fait pas bon être opposé, qui plus est quand on s'appelle Cipriano Mera. Par chance, cependant, Cipriano a bénéficié d'un certain reflux dans la répression franquiste. A partir de 1942, Franco s'est vu obligé de marquer un temps d'arrêt dans le massacre d'antifascistes, tel qu'il avait eu lieu entre 1939 et 1942. L'éventualité d'une victoire militaire des Alliés dans le conflit mondial se faisant jour, Franco ne pouvait plus risquer, par la poursuite de sa politique de répression généralisée, de mettre son pouvoir en péril. Cipriano, donc, verra, ainsi que nombre de ses camarades, sa peine commuée. Toujours à la faveur de la défaite du nazi-fascisme international, il se retrouvera en liberté en octobre 1945.

Sans attendre, Cipriano reprend contact avec les réseaux de la C.N.T. et se lance dans l'activité clandestine. Mandaté par le Comité national de la C.N.T., il franchit la frontière française le 11 février 1947 dans le but de remplir une mission que lui avait confiée les camarades de la C.N.T. Une fois menée à bien, Cipriano a l'intention de rejoind-

re ses camarades dans la clandestinité, mais à leur demande, il reste en France et se charge de coordonner certaines activités de résistance. Parallèlement, Cipriano, qui n'a rien d'un bureaucrate, redevient, à Caen, puis dans la région parisienne, ouvrier du bâtiment. Il y travaillera jusqu'à l'âge de 72 ans.

Voilà qui était Cipriano Mera. Militant exemplaire, Cipriano symbolisait, incarnait pourrions-nous dire, l'anarcho-syndicalisme espagnol. Il fut de ceux qui n'abandonneront jamais la lutte pour l'émancipation ouvrière. Toujours en quête de nouvelles initiatives, il participa, dès le début, à la publication de **Frete libertario** et milita, jusqu'à ce que la maladie ne l'affaiblisse, au sein de la fédération locale de Paris de la C.N.T. Sa plus grande joie, il l'éprouvait lorsque l'un d'entre nous lui apportait des nouvelles sur les progrès du Mouvement en Espagne ou lorsqu'un jeune camarade de l'intérieur venait lui parler du développement de l'anarcho-syndicalisme et de la reconstruction de la C.N.T. Cipriano écoutait et, peu à peu, son visage s'illumina. Les jeunes aimaient sa grande humilité, son honnêteté scrupuleuse, mais ce qu'ils aimaient par-dessus tout, c'est que Cipriano n'avait pas vieilli. Son enthousiasme était comparable à celui de n'importe quel nouveau venu aux idées libertaires. Cipriano occupa les derniers mois de sa vie à rédiger ses mémoires (1), mais, à aucun moment pour cela, il n'abandonna ses activités militantes. Ce qui par-dessus tout l'intéressait, c'étaient le présent et le futur du Mouvement. « Laissons le passé aux vieux », avait-il coutume de dire. Lors d'une des dernières visites que je lui fis, à l'hôpital de Saint-Cloud, j'eus la joie de l'informer du développement que connaissait la C.N.T. dans le secteur du bâtiment, son bâtiment, à Madrid. Cloué sur son lit d'hôpital, considérablement affaibli par la maladie, Cipriano trouva cependant la force de sourire en disant : « L'avenir s'annonce bien ». Quelques jours après, Cipriano mourait.

Pour tout cela, et pour d'autres choses encore, nous aimons Cipriano, celui d'hier et celui d'aujourd'hui. « Ne parle pas de moi, dirait-il, s'il était encore vivant, parle de la C.N.T., de ses luttes, de ses espoirs ». Parler de lui, cependant, c'est aussi parler de la C.N.T., car Cipriano s'identifiait à ce que fut, à ce qu'est la C.N.T.

FREDDY.

(1) « Mera : Guerra, exilio y cárcel de un anarcosindicalista » ; Paris, Ruedo Iberico. Actuellement sous presse.

COMMUNIQUÉS DE LA FÉDÉRATION

La création de syndicats de soldats au sein de l'armée française ne surprend pas le mouvement libertaire, pas plus que le refus réactionnaire du monde politique, de droite comme de gauche, à soutenir ce combat.

La présence des anarchistes dans les luttes d'insoumissions, de propagande au sein de l'armée ou dans le mouvement des objecteurs de conscience est un fait qui n'est pas à démontrer, mais qui correspond à un projet révolutionnaire de transformation radicale de la société.

Pour nous, l'abolition, par tous les moyens mais avec toutes les précautions quant à l'avenir, des institutions autoritaires, est, dans l'immédiat un impératif d'éducation antinational, antipatriotique et internationaliste.

Nous refusons et combattons toutes les ébauches réformistes au sein de l'armée. Pilier de l'exploitation de l'homme par l'homme, école d'abrutissement des individus, ultime recours des luttes d'émancipation prolétaires, l'armée demeure l'un de ces monstres incontrôlables que les révoltés, comme les révolutionnaires se doivent de démolir.

Pour nous, anarchistes, il ne s'agit pas de permettre à l'arbitraire d'améliorer sa machine militaire, de la rendre plus supportable pour la jeunesse et donc plus appréciable par le capitalisme ; pour nous il s'agit partout et par tous les moyens de saper cette structure, de susciter toujours de nouvelles formes de rejet ou d'affaiblissement de cette entrave à la liberté de penser et d'agir.

En cela, la création d'un syndicalisme dans l'armée ne peut que

recevoir notre adhésion si celui-ci renoue à une stratégie d'action directe dont les retombées réformistes ne doivent être qu'un jalon dans la remise en question globale de cet instrument d'oppression.

Ce n'est pas un soutien inconditionnel qu'apporte le mouvement anarchiste à cette nouvelle méthode de combat. Nous voulons miner du dehors comme en dedans l'appareil militaire. Pour nous, le socialisme dans l'armée ne doit pas permettre la solidification d'un quelconque projet politique visant à s'aligner la grande muette.

Il faut l'attaquer, la dénoncer, et proposer une résolution totale dans laquelle s'engagent toutes les formes d'aliénations. N'oublant pas que l'amélioration par l'Etat des conditions de vie actuelles, au sein de l'armée, est la conséquence d'une démagogie pseudo-antimilitariste. Les anarchistes appellent maintenant et partout à l'offensive contre toutes les armées, bourgeoises ou populaires actuelles ou à venir, permanentes ou provisoires.

Tenant compte de l'expérience des milices combattantes de l'Ukraine et de l'Espagne libertaire, la Fédération Anarchiste, rappelle que le centralisme n'est pas la seule voie révolutionnaire, tout au contraire.

C'est contre et sans les tentatives de soumissions aux directions politiques que les travailleurs détermineront leur émancipation économique, culturelle et sociale.

C'est par et dans la liberté, que les travailleurs réaliseront une société sans classes ni Etat.

FÉDÉRATION ANARCHISTE.

Franco mort, le franquisme vit toujours après plus de trente années d'oppression du peuple espagnol. La fin d'un dictateur n'est pas la fin d'une dictature.

Alors que tous les politiques se penchent sur l'échiquier politique dans l'espoir d'y voir avancer leurs pions, toujours au détriment d'un peuple qui n'a pas oublié ses profondes racines libertaires, la Fédération Anarchiste reste persuadée qu'une véritable transformation sociale de la société espagnole ne pourra se réaliser que par la voie d'un socialisme libertaire conforme aux courants de pensée qui ont pro-

fondement marqué l'histoire de l'Espagne.

La Fédération Anarchiste rappelle l'existence et l'importance d'organisations telles que la C.N.T. et la F.A.I. que les massacres et la clandestinité n'ont pas réussi à détruire et dont le rôle dans la lutte et la résistance contre le franquisme ne peut être oublié.

La Fédération Anarchiste rappelle enfin à l'opinion publique les tortures, les emprisonnements et les condamnations arbitraires et préventives qui frappent actuellement nos camarades.

Fédération Anarchiste.

Pour les fêtes

de fin d'année

OFFREZ

UN ABONNEMENT

AU

« MONDE LIBERTAIRE »

VIVE L'ESPAGNE LIBERTAIRE !

Parce qu'à nouveau l'Espagne met face à face ceux qui espèrent et ceux qui craignent des événements dont elle va être nécessairement secouée, l'attention du monde s'est fixée sur l'Espagne. Et parce que ces événements auront un impact très profond sur l'Europe et sur le monde, il importe que l'opinion populaire ne se laisse pas abuser par les tripoteurs des grands moyens d'information ; il importe que la solidarité entre ceux qui, en France, savent qu'il n'est pas dans la nature du franquisme de se démettre et ceux qui en Espagne, Franco mort, continuent à combattre pour la liberté de tous, devienne la première de nos pratiques quotidiennes.

L'imposture se dégageant de la formidable mise en scène à laquelle assiste, impuissante, une opinion universellement muselée, risque de s'imposer comme vérité suprême. Des intrigues se nouent sans répit au-dedans et au-dehors de l'Espagne. Des menées au service d'intérêts contraires à l'intérêt général des peuples ibériques, même rivales, coïncident dans l'action psychologique qui s'exerce sans cesse sur nous et contre nous tous par les soins des profiteurs directs et des bénéficiaires éventuels de l'iniquité.

Si, dans la dénonciation du mythe Franco, l'opposition, la vraie — puisque celle qui s'affiche le plus n'est que factice — apparaît unie, il est un autre mythe sur lequel elle se trouve forcément divisée : celui qui est né de la volonté de domination d'une partie d'elle-même et selon lequel l'autre partie n'a plus de réalité.

En effet, les organisations, partis et groupuscules ligüés dans les deux ou trois appareils qui se pré-

tendent représentatifs de l'opposition, s'identifient dans la négation systématique et lapidaire de l'existence du mouvement le plus foncièrement populaire d'Espagne : le mouvement libertaire. Négation qui n'est, en substance, que la reconnaissance implicite de sa puissance incontestable.

Ceux qui s'appuient sur des réalités étrangères ont évidemment d'importants avantages sur ceux qui ne peuvent compter que sur leur propre réalité. Mais les moyens qui permettent d'accréditer une fable ne donnent pas réalité à l'affublement, pas plus qu'ils ne peuvent anéantir l'authenticité.

L'affirmation de cet envoyé spécial d'un journal parisien qui veut que « Durruti étant mort il y a bien longtemps », les anarchistes ne signifient plus grand-chose en Espagne, si elle peut reconforter beaucoup d'autoritaires, n'en est pas moins puérite et gratuite.

Il est extrêmement dangereux pour tous de baser une politique d'opposition sur des données illusoires. Toute politique d'opposition au franquisme qui prétendrait ignorer le courant libertaire, se condamnerait à l'échec.

Conscientes de ce danger, la Section française de l'Association internationale des Travailleurs (C. N. T.) et la Fédération Anarchiste ont décidé d'agir ensemble pour une campagne d'information et de solidarité.

Nous appelons à la mobilisation tous les épris de justice et de liberté.

Confédération Nationale du Travail. Fédération Anarchiste.

Les fêtes de fin d'année approchent pensez à acheter vos disques et vos livres à la librairie PUBLICO

DISQUES

- La Commune de Paris (Les Quatre Barbus) Chansons anarchistes (Les Quatre Barbus) Chants de la guerre d'Espagne Chants anarchistes de la guerre d'Espagne Chants des ouvriers Chants de la révolution mexicaine La Commune en chantant (Mouloudji) Pour en finir avec le travail Autour de la Commune (Marc Ogeret) Chansons de révolte et d'espoir (Marc Ogeret) Chansons contre (Marc Ogeret) Jean Genet (Marc Ogeret) Albert Camus (par M. Joyeux) Congrès international des Fédérations Anarchistes Ballades de Socco et Vanzetti Brassens Georges (toute la collection) Ferré Léo (toute la collection) Béranger François (toute la collection) Boris Vian (Le déserteur) Brel Jacques (toute la collection + deux coffrets) Debronckart Jacques Fanon Maurice Brua Jean-Max (Dis-moi le feu) Le Forestier Maxime Jean Hugues Christian Borel (Les chansons de Montehus) Monique Morelli (Chante Gaston Couté) Jacques-Emile Deschamp Ogeret chante Aragon Mouloudji (Le déserteur) Moustaki Georges Reggiani dit François Villon Gilles Servat Henri Tachan

LA SITUATION PORTUGAISE

Improprement, on a appelé jusqu'ici « processus révolutionnaire en cours », cette escalade qui n'est finalement que le parcours accidentel d'une révolution bourgeoise. Les gouvernements successifs ont essayé en vain d'avoir la caution des masses laborieuses pour construire une société socialiste qui, finalement, est forgée dans les ministères à partir des restes d'une société bourgeois et capitaliste.

Les partis dits de la classe ouvrière, avec l'appui du gouvernement provisoire et du M. F. A. veulent se faire passer pour partisans d'un système politique et économique qui aurait pour but de conquérir tout le pouvoir en détruisant le capitalisme et de forger une société socialiste.

Naturellement, la vraie révolution, qui commençait à naître dans les usines, dans les campagnes, et qui a trouvé un appui dans les casernes et dans les milieux vifs du pays, aurait dû, avec les commissions de travailleurs et les syndicats, transformer la gestion capitaliste en auto-gestion révolutionnaire ; mais les travailleurs ont été trompés par les partis qui ont fait des syndicats et des commissions de travailleurs une agence gouvernementale, « intersyndicale », avec ses fonctionnaires et ses directeurs.

La situation révolutionnaire aurait dû être la domination de la production par la société à gestion socialiste, alors qu'elle n'est que désordre et chaos, œuvre des partis politiques.

Avec tous les moyens de la propagande, les partis politiques cherchent à subordonner la révolution de la base et se servent de tous les expédients pour cautionner ce désordre.

Ils trompent les masses quand ils parlent de socialisation des moyens de production, alors qu'ils ne font que les nationalisations voulues par les technocrates et le personnel politique. Ils posent des revendications, puis les retirent quand il faut, mais ce qui les intéresse, c'est leur puissance politique.

Les partis, en suivant leurs manuels « scientifiques » qui ne sont plus d'actualité, prouvent la fausseté de leur idéologie et se tournent finalement vers le « spontanéisme ». Tantôt ils appuient le cinquième gouvernement, tantôt ils en appellent aux bases, puis ils veulent encadrer ces bases et réclament finalement un « Vasco » providentiel. Le sixième gouvernement arrive au pouvoir et appelle par tous les moyens à la révolution démocratique bourgeoise en faisant des négociations entre les partis « ouvriers » bourgeois.

Les nationalisations montrent maintenant leurs vrais visages ; les partis politiques font croire que les banques sont au service du peuple, alors qu'elles ne financent que les entreprises bourgeoises et n'aident pas les sociétés gérées par les travailleurs. Les industries qui faisaient des bénéfices avant la nationalisation sont maintenant déficitaires. Seules les petites entreprises gérées par les ouvriers conservent une gestion.

Que reste-t-il de ce « prodigieux » cinquième gouvernement, burlesquement socialiste, copieusement législatif, qui a fait une réforme agraire chaotique, qui a crié contre les grands propriétaires et qui a déclaré que la terre appartiendrait à celui qui la cultiverait, alors qu'il n'a pas pu assurer la collectivisation de la terre.

Les « Vasquistes » voudraient maintenant attirer les paysans de l'Alentejo dans une guerre politique qui consisterait à conquérir ces collectivisations qu'ils n'ont pas voulu faire quand ils étaient au gouvernement. Les partis politiques attendaient du cinquième gouvernement qu'il transforme les collectivisations paysannes en une politique d'étatisation par un crédit contrôlé.

La vraie révolution socialiste est différente, elle a une autre dynamique, une autre éthique. Il faut trouver rapidement les voies de fédération, d'articulation et de réalisation collectivistes et gestionnaires. Il faut que les travailleurs en finissent avec le mythe des nationalisations et se convertissent à la socialisation. Mais ce n'est pas cette tactique d'opposition qui consiste à lancer les paysans contre les travailleurs qui résoudra les problèmes.

Les voies du socialisme ne passent pas dans les désordres politiques partisans, ni par l'Etat qui a montré son incapacité.

(Traduit de « A Batalha », n° 23, journal anarcho-sindicaliste portugais).

GRUPE S. FAURE (Bordeaux)

Le groupe a pris l'initiative de réunir les organisations françaises et espagnoles se réclamant de l'anarchisme et de l'anarcho-sindicalisme. Malgré quelques difficultés, nous espérons organiser en décembre une ou deux « Journées pour l'Espagne », destinées à faire connaître l'action passée et présente de l'anarchisme espagnol sur lequel la presse garde un silence total.

Le 28 novembre, le groupe a organisé une réunion publique sur « Pays et peuple basques » (provinces du Nord) avec projections commentées et débat.

LA FEDERATION ANARCHISTE ET LA C. N. T.

organisent un meeting

« Les événements d'Espagne et les anarchistes », le 18 décembre 1975 au 44, rue de Rennes

Paris Métro : Saint-Germain à 20 h 30

Avec, comme invitée, une délégation de la C.N.T. espagnole.

GRUPE LYCEEN DE LIBOURNE (près Bordeaux)

Le groupe, avec le concours du groupe S. Faure, a organisé le 19 novembre une réunion publique destinée surtout au milieu lycéen, sur le sujet : « L'anarchisme, ce qu'il est, ce qu'il n'est pas ». Cette réunion a connu un succès supérieur à celui attendu : plus de soixante assistants, dans l'immense majorité lycéens, avec quelques professeurs.

PRES DE NOUS

Beaucoup d'individus, d'organismes poursuivent certains objectifs qui nous sont communs. Bien sûr, ces objectifs peuvent nous sembler limités et ne remettent pas en cause réellement notre type de société, mais les efforts de ces « proches parents » n'en sont pas moins louables et dignes d'estime. C'est ainsi que l'Association Française contre la Peine de Mort lance une grande campagne nationale. Elle fait appel à tous et à toutes pour recueillir le maximum de signatures pour l'abolition de cette coutume barbare et inutile. Nous lui souhaitons bonne chance et invitons nos camarades à y souscrire.

Le directeur de la publication Maurice Laisant Imprimerie Néo-Type 20, rue Gambetta 25000 Besançon Diffusion S. A. E. M. Transports Presse Dépôt légal 43053 4° trimestre 1975

NOUVELLES D'ITALIE

Lors de notre précédente correspondance nous avons essayé de tracer un panorama court et synthétique de la situation économique-sociale de notre pays, un diagnostic de quelques-uns des nombreux maux qui affligent aujourd'hui l'Italie. En principe, tous les observateurs politiques sont d'accord sur la gravité de cette situation. Le chômage augmente à tous les niveaux, des centaines de petites, moyennes et grandes industries licencient leurs propres dépendants, de nombreuses industries de différents secteurs productifs mettent en chômage partiel des milliers d'ouvriers (nous sommes arrivés à 800.000 travailleurs déjà mis au chômage partiel et le chômage global a atteint selon les dernières données « officielles » un million deux cent cinquante mille unités ; pour les mois à venir, on prévoit que le chômage touchera deux millions de personnes), on assiste à la faillite de nombreuses petites industries, le coût de la vie augmente toujours, ainsi que celui du téléphone, de l'électricité, du gaz, et le pouvoir d'achat des classes les plus faibles diminue chaque jour un peu plus.

Le fisc pèse presque exclusivement sur les épaules des travailleurs dépendants, taxés directement sur le salaire, tandis qu'on calcule que la fraude fiscale atteint presque neuf mille milliards de lires. Le scandale de ce phénomène appelé « jungle de la rétribution » (la différence des salaires entre différents secteurs pour des fonctions analogues ou à l'intérieur d'un même secteur), dans certains secteurs privilégiés comme ceux du personnel de la Chambre des députés et du Sénat, du personnel de la Banque d'Italie et des différents instituts de crédit, assurances, administrations autonomes et semi-publiques, comme la Caisse pour le Midi (Cassa per il Mezzogiorno), services municipalisés, etc., voit engagées dans une grande et fautive controverse de hautes personnalités de l'Etat, du Gouvernement, du Parlement. L'enquête proposée pour ce problème au moyen d'une loi faite exprès doit encore être approuvée, mais elle n'aboutira à rien puisque selon la Cour constitutionnelle, chaque pouvoir constitutionnel ne devrait rendre compte à per-

sonne de ses décisions en matière administrative.

Voici quelques exemples de ce phénomène scandaleux. A la Chambre des députés, un fonctionnaire de qualité perçoit 1.827.000 lires par mois, un archiviste arrive à 960.000, tandis qu'un employé faisant le même travail dans une bibliothèque communale n'arrivera jamais à dépasser 200.000 lires. Un chef de bureau de la Cassa per il Mezzogiorno frôle les dix-sept millions par an ; à l'A. T. A. C. (transports municipalisés de la ville de Rome), un chef de service de deuxième classe gagne vingt-quatre millions par an. L'Italie est pleine de scandales semblables. Il suffit de rappeler les retraites des directeurs et des gros fonctionnaires d'organismes semi-publics, la mise à la retraite anticipée, avec des pensions fabuleuses, accordées à des milliers de dirigeants des différentes administrations et le passage successif de ces derniers, en qualité de conseillers techniques, dans des administrations privées, etc. Mais le Pouvoir, c'est-à-dire le Système, compte sur la mémoire courte du peuple, sur le transformisme de la classe dirigeante, sur la force et la vivacité de la bureaucratie italienne, véritable Etat dans l'Etat, qui suit la maxime : « Les gouvernements passent, la bureaucratie reste ».

Devant cette situation, l'existant gouvernement Moro-La Malfa (Démocratie chrétienne-parti républicain) formellement voté par les socialistes et les sociaux-démocrates, mais en réalité tenu en vie grâce à la bienveillante attitude du parti communiste, qui poursuit sa longue marche d'approche du Pouvoir, continue à plus ou moins longue échéance, comme celui qu'il s'approprie à présenter après l'échec du plan d'investissements de l'été dernier. On sait que le capitalisme, pour survivre et faire front à ses crises périodiques et à ses contradictions internes, après le bouleversement qui s'est produit ces dernières années (crise du pétrole et rupture des anciens équilibres politiques et économiques sur l'échelle internationale) a besoin, surtout dans un pays comme l'Italie, de se rationaliser et d'établir la « Paix sociale » par le contrôle

total de la classe ouvrière, paix sociale que les partis soi-disant socialistes permettent de garantir.

Le parti communiste, pour sa part, s'offre comme meilleur garant de cette opération, pour entrer dans le domaine du Pouvoir et pour se substituer aux socialistes et aux sociaux-démocrates dans le rôle traditionnel d'administrateur des intérêts de la bourgeoisie capitaliste.

Le programme gouvernemental, qui paraît-il s'appuie sur une étroite connexion entre la politique des revenus, c'est-à-dire blocage des salaires, et la politique de « programmation », vieille formule que le gouvernement de cent-gauche jusqu'à présent n'a pas su ou pu réaliser, risque de devenir encore une fois le livre des songes. En conclusion une chose est certaine : cette politique portera à l'accroissement du nombre des chômeurs et fera payer aux travailleurs les frais de la « restructuration productive » de l'industrie capitaliste italienne.

Traduit de l'italien.

ALLEMAGNE DE L'OUEST

LE CHOMAGE.

D'après les chiffres officiels, le nombre des chômeurs en Allemagne fédérale s'est accru de 55.000 en octobre et atteint 1.061.000. Accroissement aussi du nombre des travailleurs à temps réduit qui est passé de 638.000 à 716.000. Il est certain que ces chiffres sont inférieurs à la réalité et tout fait prévoir que, durant l'hiver, on dépassera un total de deux millions.

★

LE C. D. U. DECOUVRE L'ALLEMAGNE DE L'EST.

Il est de bon ton dans les partis bourgeois de faire riezette à l'U. R. S. S., de vanter la coexistence pacifique et de passer sous silence tout ce qui pourrait ternir l'image démocratique des républiques populaires totalitaires. Un petit livre — un manuel — consacré à l'Allemagne de l'Est vient de paraître dans une maison d'éditions de Bonn. L'auteur et le préfacier sont des personnalités en vue du parti chrétien-démocrate. Et ils se livrent à un éloge outrancier du trop fameux Walter

Ulbricht qui « durant ses dernières années était devenu le Père de la Patrie et jouissait du respect de tous ». D'ailleurs, « les citoyens de l'Allemagne de l'Est jouissent à un haut degré de la liberté d'opinion, ce dont on se fait souvent à l'Ouest des idées fausses ». L'auteur feint de prendre au sérieux l'existence de plusieurs partis, dont tout le monde sait qu'elle dépend de leur platitude à l'égard du parti dirigeant ! L'Allemagne fédérale, qui évolue vers un état policier, a un gouvernement et des partis — social-démocrate et chrétien-démocrate — qui envient secrètement ces bonnes républiques populaires où règne l'ordre, où les mal-pensants sont mis hors d'état de nuire et où la psychiatrie sert d'auxiliaire à la police ! Cependant que, malgré le mur, les barbelés, les réseaux électrifiés, 5.000 personnes fuient chaque année ce paradis dont Ulbricht était le Petit Père...

★

LE PROCES DE STAMMHEIM.

L'interminable et spectaculaire procès des quatre accusés, membres de la R. A. F. continue à se dérouler dans de singulières conditions. Hors de la présence des accusés ! Ainsi en a décidé le 23 octobre la Cour de justice de Karlsruhe, se fondant sur l'attitude des prisonniers et déclarant non recevables les requêtes des défenseurs. Elle estime que l'état de faiblesse des accusés qui les rend incapables d'assister aux débats est imputable aux grèves de la faim successives, dont ils sont seuls responsables. Dans ces conditions on ne peut que continuer le procès : s'ils sont en état plus tard d'être présents, ils pourront y assister ! Une telle mesure s'ajoute aux poursuites exercées contre les premiers avocats choisis par les accusés et montre dans quel esprit la procédure est conduite. L'Etat policier affirme ses droits, tandis que de nombreux camarades attendent en prison qu'on veuille bien statuer sur leur sort.

★

TOUJOURS LES EXPULSIONS.

A Francfort, les habitants d'un immeuble qui y logent depuis plusieurs années et qui, par leurs soins l'ont rendu habitable, doivent être expulsés le 21 novembre et leurs meubles seront jetés à la rue. Les propriétaires, deux spéculateurs, en ont décidé ainsi pour opérer une pression sur l'administration.

Ils veulent obtenir un permis de construire un nouvel immeuble pour des fins spéculatives et espèrent obtenir plus facilement cette autorisation en expulsant les habitants et en jetant bas la vieille maison que ces derniers ont rendue habitable.

De tels incidents se multiplient depuis plusieurs années en Allemagne fédérale et, comme on le verra plus loin, la Suisse n'en est pas exempte.

A Lunebourg se déroule un procès un peu différent. Il y a un an, un groupuscule d'étudiants communistes et de jeunes communistes, décida d'occuper un vieil immeuble historique. Occupation stupide, qui ne fut possible qu'en faisant appel à des forces d'appoint venues de Hambourg et de Brême. Cette plaisanterie, sévèrement payée par les camarades du Cercle de jeunesse

et par les organisations socialistes et même communistes, dura moins de deux jours et la police arrêta quelques occupants à qui on fait l'honneur d'un procès spectaculaire du style de Stammheim ! A noter que les occupants interdirent l'accès de l'immeuble à tout jeune ne partageant pas leur « idéologie » !

★

DANS LA FEDERATION CADOISE.

Le 18 octobre s'est tenue une assemblée des délégués des sept groupes adhérents. A noter les progrès du groupe de Mannheim. On a décidé la publication d'une brochure « Ce qu'est et ce que veut la Fédération anarchiste Cadoise », l'augmentation du tirage du bulletin intérieur, l'organisation de diverses manifestations (Bruchsal, Spire). Dans les différentes villes, des « Comités pour l'Espagne » sont créés.

Le groupe de Karlsruhe continue son travail de librairie et de publication de brochures. Il vient d'éditionner une longue étude, traduite de l'américain, « Technique et Liberté », de Murray Bookchin, professeur d'écologie à Plainfield (U.S.A.) : 58 pages d'un grand intérêt pour les militants. Le groupe poursuit son action aussi bien à l'université que dans les centres de jeunesse (une réunion le 21 novembre, près de Heidelberg).

BELGIQUE

CHOMAGE ET... POLICE.

Le chômage s'accroît et l'indice des prix monte, mais il en est de même des forces de l'ordre. Si on en croit la revue « Pour » (hebdomadaire de la gauche révolutionnaire belge) le Sénat a autorisé V. D. B. — le trop connu ministre de la Défense — à faire passer les effectifs des « gardiens de l'ordre » de 15.600 à 18.667.

★

UNE REVUE ANARCHISTE A BRUXELLES.

Un groupe de camarades vient de faire paraître à Bruxelles le n° 1 d'une revue « Alternative libertaire ». L'éditorial précise parfaitement l'esprit de cette revue : non-acceptation du monde capitaliste et du monde communiste, car « leurs buts sont identiques : conserver le plus longtemps possible leurs pouvoirs et leurs privilèges de classe bourgeoise ou bureaucrate ». Nos camarades luttent pour « l'égalité totale et la liberté totale » et ils ont consacré ce premier numéro aux luttes internationales. D'où une étude sur l'Espagne et un important dossier sur le Portugal qui contient en particulier l'exposé du point de vue libertaire, des commissions de travailleurs, de l'occupation des radios. Le prochain numéro contiendra un dossier sur les luttes sociales dans le Brabant Wallon et un autre sur l'éducation.

La revue est bien présentée et devrait aider à relancer le mouvement libertaire en Belgique de langue française. Elle sera autant que possible mensuelle. L'abonnement pour six numéros est de 100 francs belges : s'adresser à J.-M. Neyts, rue du Général-Henry 167, à Bruxelles 1040.

TEMPÊTE DANS UN ENCRIER

Le surréalisme fut une belle aventure. Depuis cinquante ans, une partie de la jeunesse littéraire rêve de la renouveler ; mais voilà, le surréalisme ne fut pas seulement l'insolence, la conscience qu'il y avait quelque chose à dire et qu'il fallait le dire autrement, le sentiment de posséder un génie qu'il fallait libérer. Le surréalisme avait effectivement de l'insolence, du génie, quelque chose à dire, mais en plus, il savait que l'« expression littéraire ou artistique de son époque » était un miroir dans lequel la bourgeoisie se contemplant avec suffisance et que pour briser ce miroir, il fallait également briser la société. Cette prise de conscience, le surréalisme l'assuma humblement en rangeant la révolution de l'expression au côté de la révolution sociale, comme complément à la révolution sociale, sans aucune intention de dominer, d'orienter, de confisquer la révolution sociale, mais au contraire de l'exprimer. Le surréalisme fut une grande chose et on ne recopie pas les grands moments de l'histoire, que celle-ci soit littéraire ou sociale. Cependant les grands moments de l'histoire politique, sociale, littéraire laissent des traces. C'est ce que Madame de Sévigné appelait la petite monnaie des grands hommes et qui peut être également la petite monnaie des grandes choses. Le surréalisme, lui aussi, à travers les idées et les hommes a laissé sa petite monnaie. Mais hélas, lorsqu'en littérature l'excès n'est pas génial, alors il devient ridicule, voire risible. Et depuis cette époque qui renouvelait l'alliance que le romantisme avait renouée avec le social, nous avons eu le lettrisme, tentative honorable qui avorta, le situationnisme qui fut une tempête dans le bureau de papa mais qui avait une certaine tenue littéraire et qui, comme l'enfer, était pavé de ces bons sentiments qu'on n'apprend pas dans les familles ouvrières, mais dans les salons où, avant de fronder l'université, on écoute d'une oreille religieuse de vénérables professeurs disserter sur Racine et sur Taine.

Aujourd'hui, nous avons le G. I. C. L. E. Chaque époque possède les iconoclastes qu'elle mérite. Cependant, les jeunes écrivains regroupés sous ce sigle rébarbatif, à défaut des vertus de leurs aînés, possèdent au moins l'insolence indispensable. L'Académie Goncourt a été leur cible et la vieille dame a très mal pris la chose. Elle a eu tort et ses indignations télévisées n'ont convaincu personne. Il se trouve que j'ai bien connu quelques-uns des écrivains qui appartiennent à la compagnie, alors qu'ils étaient encore des chats maigres aux crocs pointus et dévorèrent à pleines dents leurs anciens qui siégeaient sur les fauteuils académiques. C'était au « Château des Brouillards » où les murs ont entendu des propos que le G. I. C. L. E. ne désavouerait pas aujourd'hui. Ces académiciens ont vieilli à peu près convenablement et, à défaut de génie, quelques-uns ont un talent qui peut permettre à un de leurs ouvrages de surnager, encore que des romans...

Quelques-uns de nos camarades ont été mêlés à cette tempête dans un encrier. Ils ont eu à la fois raison et tort. Raison parce qu'ils entretenaient des relations d'amitié avec un jeune écrivain emprisonné, tort parce que les projets du G.I.C.L.E. me paraissent inconsistants et la société qui le compose assez mêlée. Et je m'explique.

C'est vrai que le commerce de l'édition est régi par les lois du système capitaliste de consommation. Les éditeurs sont des marchands de livres et pour eux, seule la rentabilité du produit fabriqué compte. Ils prétendent bien faire de l'art en éditant des auteurs qui ne se vendront pas ; en vérité, comme des commerçants avisés, ils risquent un peu d'argent sur un certain nombre d'auteurs dans l'espoir que parmi eux le public découvrira le génie du siècle qui remplira leur

caisse. C'est vrai que la distribution du livre est dans les pattes d'Hachette ou de Gallimard qui poussent leurs auteurs. C'est vrai que les critiques et les jurys littéraires sont, soit appointés, soit édités par les grosses maisons d'éditions et que les prix ne correspondent plus à rien. C'est vrai que le libraire expose les bouquins prônés par la critique, couronnés par les prix ou spécialement recommandés par l'éditeur, et cache les autres.

C'est la loi du système capitaliste de consommation et les syndicats d'écrivains peuvent bien faire tous leurs efforts, ils n'arracheront que des broutilles. Pour les écrivains en colère comme pour les travailleurs en colère, il faut accepter ou rejeter le système, ou alors on assiste à cette situation réjouissante où des écrivains qui, comme nos actuels Goncourt, furent de farouches opposants au système quand ils étaient des chats maigres, sont devenus ses défenseurs lorsqu'ils sont devenus des matous gras à souhait. Et l'organisation d'une coopérative de l'édition et même de distribution dans le cadre du système actuel ne changera rien, sinon que la coopérative deviendra à son tour l'affaire des petits copains.

Pourtant, à la réflexion, les camarades anarchistes qui ont été mêlés à cette affaire ont eu raison. Le problème de la littérature, comme le problème du navet, de la voiture, de la télé, de la soupe, mais pas plus qu'eux, est un problème qui doit être résolu par le socialisme libertaire, mais sur un autre plan. La confection, comme la distribution d'un livre relèvent de la production et de la distribution de tous les objets utiles à l'homme. Le problème de la création littéraire comme le problème de tous les travaux nécessaires à l'homme relèvent des conditions dans lesquelles l'homme accomplit sa tâche. Les problèmes de l'écrivain sont ceux de tous les hommes accomplissant une tâche intéressante la société. Pas plus ou pas moins.

Cependant nos camarades anarchistes ont eu raison sur un autre plan.

La littérature confectionnée par les maisons d'éditions est une littérature d'autosatisfaction de la société de classes. Certes, elle reflète les luttes des bourgeois de droite comme de ceux de gauche qui se disputent l'avantage d'exploiter les travailleurs, certes, elle reflète les « tortures » morales des uns et des autres devant la fesse, devant le frie, devant la crasse, certes, elle reflète les antagonismes d'âges, de situation, de confort. Ce sont là des disputes à l'intérieur d'un clan, celui des privilégiés ou de ceux qui aspirent à le devenir. Et c'est sur ce terrain-là que les jeunes intellectuels anarchistes doivent porter la hache. Il faut détruire cette littérature servant aux uns et aux autres, comme il faut briser l'économie de classe. Comme sut le faire le romantisme et après lui le surréalisme, la littérature révolutionnaire doit trouver des moyens d'expression qui chantent les temps nouveaux que les hommes veulent construire.

Il existe toujours des tombeaux d'écrivains illustres sur lesquels les jeunes intellectuels peuvent cracher. Qu'ils le fassent, mais qu'ils prennent bien garde, on ne leur pardonnera ce sacrilège que dans la mesure où, sur le cadavre de l'expression classique, ils planteront à côté du drapeau de la révolte une forme d'expression nouvelle correspondant aux temps nouveaux.

Et cela ne relève pas d'une tempête dans les encriers, mais d'une tempête sous les crânes.

Maurice JOYEUX.

LA BOUE DEVANT SOI

Le prix littéraire ! Quelle ignoble et sale pratique ! On pense à cette scolarité sclérosée et avilissante de notre bon vieux système éducatif, où l'on décerne annuellement, sinon trimestriellement, au « premier » de la classe, fraîchement éducatif, un prix d'honneur, au « second », un prix d'excellence, au suivant un satisfécit, et aux autres petits retards imbéciles, une rapide poignée de mains.

Ce qui est terriblement grave dans l'enseignement, où les mômes sont façonnés, arbitrairement, brutalement, à l'image de cette société autoritaire et capitaliste, ne l'est pas moins dans cette manifestation de la culture qu'est la littérature, et dans le domaine du livre en général.

La méthode arbitraire qui consiste à décerner un prix, est l'expression d'une inégalité et d'une injustice sociale, institutionnalisées, qui se résume par une loi : celle du meilleur sur le mauvais ; celle du fort sur le faible, ou encore celle du vainqueur sur le vaincu !

Le prix, véritable sentence, est l'apanage de tous les régimes totalitaires, de tous les régimes fascistes !

Le prix littéraire, outre ces considérations éthiques, couvre également un vaste champ économique, dont l'attribution, immense foire commerciale, obéit aux lois implacables du profit. En fait, les candidats aux prix, ne se soumettent plus à des jurys — prétendue « Elite » — distribuant des récompenses littéraires, mais à des jurys commerciaux ! L'auteur servant de prétexte, de « couverture » à son éditeur.

Le livre propulsé sur le marché sera rentable économiquement, pour l'éditeur. La publicité énorme qui en-

tourne et préface sa distribution, l'agitation du milieu littéraire et journalistique qui catalyse sur le livre couronné la curiosité des lecteurs seront les éléments essentiels de la vente du produit. Le tirage sera décuplé ; le Goncourt atteint les 300.000 exemplaires. Sachant que l'auteur ne touche que les dix pour cent du prix de son livre, desquels il devra payer encore à son éditeur, son patron, les services de presse ou les exemplaires abîmés ; qu'il lui abandonnera 50 % de ses droits annexes, c'est-à-dire tout ce que rapportent les prépublications, cinéma, radio, télé et traductions étrangères ; qu'il ne sait jamais exactement quel est le nombre d'exemplaires vendus ! (Marie Cardinal, « Le Quotidien de Paris », 6 novembre 1975).

Il n'est pas curieux de constater que le grand patron du Syndicat des éditeurs est vice-président du C. N. P. F. !

L'auteur sera néanmoins heureux de la multiplication de son œuvre, de la publicité éhontée qui lui est faite, même s'il reste un mystérieux personnage comme pour ce dernier Goncourt — ceci entraînant d'ailleurs cela.

Le Goncourt n'est pas le seul prix littéraire à présenter ces symptômes d'abrutissement et de déchéance de la culture bourgeoise et capitaliste. Tous les prix se ressemblent. Ils constituent de véritables jeux d'intrigues, de combinaisons d'intérêts et d'influences, où des amitiés particulières s'assemblent pour coufrier devant la foule ébahie et fascinée, un créateur, un travailleur de la plume, « Ecrivain » comme ils disent !

Quant au côté explosif de cette « saison littéraire », il n'est que la manifestation irresponsable d'une expression faussement révolutionnaire dans le ventre de la culture bourgeoise : c'est du roman qui pue ! Les gesticulations d'un éditeur FOU n'intéressent personne.

Travailleurs, exploités, nous n'avons que faire de cet art, de cette culture, et de ses représentants qui se font les serviteurs zélés et complices de la société bourgeoise autoritaire et capitaliste dans laquelle nous sommes.

Jean CHARLES.

POETIC

Cette revue qu'anime notre ami Piou compte, avec le dernier en date, son septième numéro : « Poétic 7 ».

Celui-ci consacre les œuvres de trois poètes : Louis Berthier, Raymond Cany et Bernard Moreau, dont deux d'entre eux sont bien connus des compagnons de la F. A., à laquelle ils appartiennent.

Tous trois, du reste, chantent l'anarchie, libération de tous les tabous et de toutes les contraintes.

Pour se procurer « Poétic 7 », s'adresser à Georges Piou, 194, rue Maurice-Jouaud, 44400 Rezé. C. C. P. 949-45 Nantes.

LE VENT DU CHEMIN

À la même adresse, les chercheurs peuvent prendre contact : Association destinée à recueillir les témoignages d'expression populaire, musiques, textes, arts graphiques témoignant de la peine des hommes, histoire des moulins, poésie « En dehors », témoignages de poètes patoisants, de dessinateurs satiriques, etc.

LE LIVRE DU MOIS

BAKOUNINE :
œuvres complètes

Volume III

Editions Champ libre

Le troisième volume des œuvres complètes de Bakounine édité par Champ Libre vient de paraître. Le nombre des textes inédits qu'il contient en fait, nous dit Arthur Lehning le savant présentateur, le volume le plus important de cette édition. Mais on comprend encore mieux ce jugement, lorsqu'on sait que ces textes concernent les conflits de l'Internationale, le Communisme d'Etat et la question germano-slave, problèmes qui n'ont pas cessé d'être l'objet d'interprétations divergentes et de polémiques souvent aigres. Mais aujourd'hui, à la veille du centenaire de la disparition de ce tragédien de la révolution, les anarchistes se doivent de porter sur sa vie et sur son œuvre un regard plus serein. C'est ce que nous ferons en construisant le numéro spécial de La Rue que nous consacrerons à cette commémoration importante. Encore que déterminer la position exacte de Bakounine sur ces problèmes et sa projection dans notre époque ne soit pas toujours facile, car nous sommes en présence de textes qui sont parfois ambigus et contradictoires.

Ainsi les rapports avec Marx ! Il paraît certain que la traduction du Capital fut un travail alimentaire et que ses amis n'eurent pas grand mal à le convaincre d'abandonner cette tâche au profit de la propagande.

Cependant, aux instants les plus violents de sa controverse avec Marx, nous le voyons protester de son accord avec le matérialisme historique proposé par ce dernier, et alors que d'autres textes rejettent le centralisme, le matérialisme dialectique, et le communisme qui, de Fourier à Victor Considérant est une préface au marxisme. On peut se demander s'il s'agit là de clauses de style destinées à mieux faire passer la violence de la controverse qui désarticulera l'Internationale ou simplement une manifestation de son esprit mouvant et influençable surtout dans ses dernières années.

Et il en va de même pour les problèmes slaves ou juifs. Des anarchistes bien intentionnés se sont évertués à nous présenter les opinions de Bakounine sur le problème des nationalités et sur le problème juif de façon satisfaisante pour notre esprit libertaire. Disons que ce n'est pas toujours convaincant et il est plus raisonnable de penser que Bakounine, Proudhon et Marx furent des hommes de leur époque dont ils reflétèrent certains préjugés et que ce sont leurs travaux, si imparfaits soient-ils, qui nous ont permis d'aller plus loin qu'eux dans une direction qu'ils nous avaient indiquée.

Enfin, il reste des textes sur la querelle de l'Internationale, qui est d'abord la querelle du centralisme et du fédéralisme et qui dégénéra en une querelle entre les partisans et les adversaires de la transformation de l'Internationale en parti politique et c'est vraiment le fond du problème, Bakounine prenant à contre-pied le marxisme, car entre l'Internationale ouvrière et l'Internationale politique, celle de Bakounine et celle de Marx, se pose le problème essentiel de la lutte théorique ou sociale qui est celui de la prépondérance du politique sur l'économique, de l'avant-garde du parti sur la masse des exploités, des luttes parlementaires sur les luttes économiques et sociales. Après la mort de Bakounine, les marxistes trancheront, lorsque Engels donnera le feu vert au socialiste Lassare pour des élections et soutiendra la politique étrangère de Bismarck. Et tous nos petits marxistes avides de récupérer Bakounine pour refaire une virginité au marxisme pourront bien se livrer à une gymnastique littéraire relevant de la Dialectique, les textes de ce troisième volume ayant trait à la querelle de la troisième Internationale sont suffisamment clairs pour ne permettre aucune équivoque.

Oui, ce volume des œuvres de Bakounine est indispensable pour ceux qui veulent bien comprendre les raisons profondes qui conduisirent cet esprit robuste, mais changeant, vers une plate-forme de lutte à la fois socialiste, syndicaliste et libertaire que le Congrès de Saint-Imier mettra en chapitre une fois pour toutes.

PHILIPPE BUONARROTI
et les révolutionnaires
du XIX^e siècle

d'Alessandro Galante-Garonne

Editions Champ libre

Encore un livre important ! On connaît mal le mouvement révolutionnaire du début du XIX^e siècle et pour beaucoup, il commence à Paris en 1844 dans cet appartement où se retrouveront Bakounine, Marx, Engels et quelques autres pendant un court instant. En réalité, le coup d'envoi fut donné par la conspiration des Egaux qui, parmi d'autres, groupera Babeuf dont les marxistes s'inspireront, Sylvain Maréchal que les libertaires considèrent comme un des leurs et cette étrange figure, Philippe Buonarroti qui, finalement, leur survivra et les fera connaître en publiant à Bruxelles en 1828 « La conspiration pour l'Egalité » avant de devenir le « grand-père » écouté avec indulgence de toute l'Europe socialiste, alors à sa naissance.

Et justement ce livre a l'intention de résumer l'action du révolutionnaire italien pendant la période qui commence à la chute de l'empire jusqu'à sa mort en 1837. Mais peut-être plus que l'action de Buonarroti, l'ouvrage est précieux par ce qu'il nous révèle de la formation du mouvement socialiste, de ses moyens d'actions, de ses rapports avec les démocrates, avec les républicains, avec des hommes au pouvoir qui, après avoir été Saint-Simoniens, sont devenus des ministres ou en tout cas des personnages importants de la monarchie parlementaire de Louis-Philippe.

Nous sommes à l'époque des sociétés secrètes et le carbonarisme s'étale sur l'Europe libérale, en particulier en Italie, en Belgique et en France. C'est la grande période des nationalités et le socialisme alors à sa naissance se compose d'éléments hérités de la Révolution Française où le libéralisme, le patriotisme et les sentiments égalitaires se mélangent et forment une pâte intellectuelle dans laquelle Proudhon d'abord, Marx ensuite viendront mettre de l'ordre.

Ces efforts seront marqués par des échecs ! Echec en Belgique, échec en France où finalement des monarchistes parlementaires voleront la victoire remportée par les républicains socialistes et libéraux ! Echec en Pologne, échec en Italie qui resteront sous la domination de la Russie et de l'Autriche. Cependant l'étude de ces luttes est précieuse pour qui veut comprendre la formation d'un mouvement socialiste qui, chez nous, aboutira à la Seconde République. Et c'est dans des organisations secrètes aux noms poétiques, société des Saisons, société des Droits de l'Homme, société Aide-toi, le ciel t'aidera, société des Amis du Peuple, et j'en passe, et qui seront les ancêtres de nos modernes partis de gauche et d'extrême-gauche que les révolutionnaires se formeront. Ces sociétés sont composées de jeunes intellectuels sans grand rapport avec le peuple, qui, de son côté, commence à constituer ses Fraternités. Elles aboutiront à la formation des premiers syndicats où se retrouvera ce peuple qui vient de frapper un grand coup à Lyon en sortant des filatures et brandissant son drapeau noir sur lequel est inscrit la formule « Vivre en travaillant ou Mourir en combattant ».

Et parmi ces jeunes, nous trouvons des hommes qui, plus tard, derrière Blanqui seront de toutes les luttes révolutionnaires qui aboutiront à la Commune de Paris ; naturellement, toute cette jeunesse révolutionnaire débordera rapidement Buonarroti dans la doctrine en un mélange de principes de Rousseau, de ceux des Enragés de 92, de libéralisme et de nationalisme pris dans le bon sens du terme, si tant est qu'il puisse y avoir du bon sens à défendre un nationalisme quel qu'il soit. Et on peut penser que beaucoup des hommes qui, au début de leur carrière politique, subirent son influence conserveront, comme l'un d'eux l'écrivait : « Le souvenir de sa douce et noble figure à l'antique, devant leurs yeux ».

L'HOMME ET LES VILLES

par Michel Ragon

Editions Albin Michel

Dans cet ouvrage remarquable, Ragon a entrepris de nous conter l'histoire des rapports difficiles entre l'homme et la ville et il le fait avec ce style rapide, vivant, imagé, qui rend simples et claires les connaissances qu'il a été obligé d'accumuler et qui s'échelonnent sur sept millénaires.

En effet, dans cet ouvrage passionnant, on voit défiler toutes les villes importantes de la protohistoire. Il nous les explique en fonction des civilisations dont elles sont le reflet. D'abord ces agglomérations qui sont des cités divines, puis des cités de despotes, avant de devenir telle Sumère des villes Etats, puis telle Athènes, la cité du citoyen. Cependant, la ville est toujours contraignante pour l'homme, même s'il y trouve un refuge contre la guerre ou l'élément de son négoce ou de son travail d'artisan. Certes, la cité débarrassera ses citoyens de la tyrannie du seigneur, mais elle la remplacera par la tyrannie des lois qui trouveront la terrible justification du bonheur du nombre auquel on sacrifie le bonheur des individus, nous dit Ragon ; la ville est aliénante et on ne peut concevoir une société sans ville que dans une société où tout pouvoir aurait disparu.

Dans cet ouvrage brillant qu'on lit d'un seul trait, Ragon débordé d'ailleurs le problème de la ville pour aborder celui des civilisations dont elles sont le reflet et, pour ma part, j'ai trouvé passionnantes ces descriptions des villes disparues de l'Amérique du Sud, que l'auteur a su restituer avec leurs structures politiques où régnait le despotisme et qui fut détruit par un autre despotisme, né dans les cités moyennageuses au cœur desquelles se dressait la cathédrale, symbole du pouvoir spirituel, et devant laquelle s'étendait la place où se réunissaient des marchands, symbole du pouvoir économique.

En chemin, Ragon a des mots durs pour l'utopie socialiste qui rêve de cités où tout est collectif et où les êtres sont interchangeables et il donne un coup de champagne à Proudhon pour qui le développement des techniques rendra les villes inutiles.

Pour ma part, je pense aussi qu'une société sans ville serait une société où le pouvoir politique aurait disparu.

Mais j'ai l'impression que mes mots ne correspondent pas à ce livre considérable. Lisez-le, vous que la ville écrase, que vous soyez à l'intérieur ou qu'à l'extérieur son ombre vous fasse frissonner.

COLLECTIONS POPULAIRES

Quand la Chine s'éveillera, d'Alain Peyrefitte (L. P.). C'est un livre indispensable pour ceux qui s'intéressent à la Chine de Mao. Un livre qui est bien supérieur à tout ce que nos intellectuels maoïstes nous content dans des ouvrages à caractère alimentaire. Vous connaissez la répartie du monsieur à qui on disait : « Il faut bien que tout le monde mange ». « Je n'en vois pas la nécessité », répondait-il.

Histoire du Far-West, de Jean-Louis Pieuyprou (L. P.). Hélas, ce livre jette par terre un certain nombre de nos mythes de galopins. C'est un livre qui rétablit ma vérité, mais cette vérité a de quoi faire encore rêver un homme mûr. Essayez !

Le tourniquet des innocents, de Roger Ikor (L. P.). L'auteur nous fait le récit parallèle de deux révoltes d'étudiants, celle de 1934 et celle de 1968. Même s'il y a peu d'audace à comparer le camelot du Roy de 1934 au gauchiste de 1968, le récit est intéressant dans la mesure où il tente une explication des rapports des professeurs, des parents, des élèves et finalement de l'université.

Verdun, de Jules Romain (L. P.). Ce récit qui fait suite aux Hommes de Bonne Volonté est fidèle au climat qui régnait dans les états-majors militaires et politiques à ce tournant de la Première Guerre mondiale et l'intérêt du volume est plus dans le climat qu'il restitue que dans la progression des personnages du roman.

Mandala, de Pearl Buck (L. P.). L'auteur abandonnant la Chine situe son roman dans l'Inde. On retrouve dans cet ouvrage les mêmes hommes que dans ses précédents écrits. Cependant la documentation solide comme l'écriture alerte rendent ce livre plaisant.

CRISE

LES TRICHEURS

D'aucuns prétendent que nous vivons dans une société en crise. Ils ont raison, encore qu'en dénuant leur analyse de toute perspective historique, ils feignent d'ignorer que cette crise ne date pas d'hier, qu'elle n'est pas nouvelle et qu'on pourrait aisément la faire remonter aux premières civilisations, le jour où est apparu pour la première fois un rapport d'exploitation de l'homme par l'homme. Certes, nous ne vous ferons pas l'affront de remonter aux premières grèves qui perlèrent l'histoire de l'Antiquité. Vivons le moment présent car, après tout, cette crise nous la subissons et elle nous est imposée de par les structures mêmes du système capitaliste.

Pour la bourgeoisie qui nous gouverne il ne s'agirait pas d'une crise du système capitaliste mais de celle du système monétaire. La vérité est évidemment tendancieuse. Réduire la crise à des difficultés monétaires, ce qu'elle est en partie, c'est nier toutes autres raisons objectives dont celle notamment de l'existence d'un rapport de forces qui s'établit à l'intérieur du système et qui reste générateur de déséquilibres.

Rien ne caractérise mieux la société dans laquelle nous vivons que cette loi du plus fort ou, pour parler en termes choisis, de cette loi d'airain du profit. Car c'est cette loi qui conditionne toute l'activité funeste du monde capitaliste en secrétant les problèmes d'exclusion, de rejet, de dégradation économique des revenus de certaines catégories de travailleurs et, au niveau mondial, de nations sous-développées. Nul ne peut s'enrichir sans qu'un autre s'appauvrisse. Et c'est toujours ce rapport de force, motivé par le profit, par l'appât des gains, qui secrète cette lutte d'influence et de classes, ces tensions et conflits qui animent et enveniment les rapports sociaux et, au niveau de la politique internationale, qui provoque l'ensemble des conflits armés que nous connaissons.

La concurrence capitaliste est par nature destructive. Au sein du système, il n'y a pas d'intérêts communs, mais des intérêts multiples qui plus est, contradictoires et quelquefois complémentaires. Voilà la réalité. Que cela se traduise au travers le jeu des mécanismes monétaires, nul ne peut le nier, mais encore faut-il ne pas faire passer les effets avant les causes, c'est-à-dire, en clair, d'admettre que s'il y a un problème monétaire, il y a d'abord crise du système. Giscard ne tient pas à nous le démontrer et la grande presse ne veut ni l'écrire, ni le dire. Il y a donc bien manipulation de l'opinion publique et la soumission de cette presse aux intérêts politiques ou économiques des tenants du système.

Pour la gauche du programme commun, il n'y a de salut que dans un dépoussiérage politique. On change les potiches de place, un aéropage de dirigeants par un autre, on saupoudre le système économique de quelques mesures de nationalisations, de réduction de quelques inégalités sociales criardes et le tour est joué. On fera une révolution de 360 degrés selon la définition du petit Larousse. L'argumentation reste simpliste, à la portée d'ailleurs de cette foule abêtie qui se presse régulièrement aux urnes en pensant que de leur bout de papier seront élus des politiciens aux mains de fée. La crédulité des citoyens est certaine et la gauche possède, sans aucun doute, quelque effet attractif. Toute sa propagande électorale repose sur une simplification des rapports sociaux, certes abusive, mais néanmoins adéquate au coefficient intellectuel du Français moyen.

En vérité, la situation est fort complexe et il n'y a pas qu'un seul responsable de cet état de faits.

La critique envers le système capitaliste n'explique pas tout. Il s'agit d'un problème d'ensemble et quand nous affirmons qu'il faut détruire le capitalisme et l'Etat, cela veut tout bonnement dire qu'on ne peut pas critiquer le système économique — de quelque type qu'il soit — sans, dans le même temps, remettre en cause l'institution Etat qui intervient également et de façon prépondérante dans les conditions d'existence et d'évolution du monde économique. Prétendre, comme le fait la gauche, qu'il faille prendre le pouvoir pour ensuite maîtriser, au profit des travailleurs, les structures économiques imposées par le capital est une malhonnêteté politicienne. L'Etat et le capitalisme ont une responsabilité commune en l'affaire et laisser supposer qu'en détruisant l'un, l'unique fautif, et en conservant l'autre, on réglerait le problème social est une duperie.



Pour confirmer nos dires, nous ne chercherons pas à rappeler inutilement ce qui se passe ailleurs, aussi bien dans les pays occidentaux où la gauche est au pouvoir, qu'à l'Est, voire dans les nations du Tiers-Monde. L'étiquette gauche ou droite ne veut pas dire grand chose dans la mesure où les inégalités sociales subsistent, où l'exploitation de l'homme par l'homme reste la caractéristique commune. Alors ?

Alors, la crise qui affecte les nations du monde est le résultat d'une politique économique et étatique que les travailleurs ne maîtrisent pas, et ils ne le pourront jamais pour un certain nombre de raisons inhérentes au système qui s'oppose à l'égalité économique et à l'organisation fédéraliste

« Deux forces qui s'unissent produisent un effet complexe, tout différent de l'effet simple auquel chacune pouvait donner naissance. »

Proudhon.

et autogestionnaire de la société et qui sont pourtant les conditions indispensables à un véritable changement de l'ordre économique et social. Les notables, qu'ils appartiennent au cénacle capitaliste, socialiste ou communiste et qui forment malgré leurs divergences économiques ou politiques une couche sociale distincte, tiennent à conserver la responsabilité de la gestion des rouages multiples qui embrassent l'ensemble des activités d'une nation. Ils tiennent également à conserver, à travers leurs fonctions, les avantages particuliers qui leur confèrent puissance, honorabilité, privilèges moraux et matériels.

Quelle différence sociale réelle existe-t-il entre un patronat de droit divin, un président-directeur général d'une firme nationalisée, ou encore d'un directeur de combinat industriel « socialiste » ? Aucune, car, à partir de leur fonction, ils disposent de prérogatives économiques qui maintiennent une hiérarchie sociale et la constitution de classes à l'intérieur des sociétés.

Ces propos sembleraient nous éloigner de notre sujet, pourtant, nous sommes au cœur du problème. En effet, il ne peut y avoir de solutions sans le refus d'accepter ces inégalités économiques, sans la suppression d'un capitalisme, qu'il soit privé ou d'Etat, sans l'Etat lui-même, gendarme de la propriété et garant de la division de la société en classes exploitées et exploiteuses. Pas de solutions dans le cadre du système qui aménage plutôt mal que bien les parts du revenu national et qui, à travers ses réformes, ne fait que pérenniser une société de classes.

Toutes les inégalités (1) vont bon train. La crise est un mal plus profond, plus durable, qui tient à la caducité du système. Nos politiciens s'agitent pour trouver des solutions, des réformes, du replâtrage. Mais ils trichent, nous l'avons vu. Les problèmes qui se trouvent posés tiennent aux structures et, ne pas vouloir les changer, n'apportera au mieux qu'un armistice sans plus. Avec Bakounine, dont ce sera bientôt l'anniversaire commémoratif, nous restons persuadés qu'il faut détruire avant de construire. Il ne peut en aller autrement, car, en la circonstance, c'est la voix de la raison qui s'impose.

Chaque catégorie sociale, chaque groupe de pression ne veut pas être le dindon de la farce. Dans le cadre du système, quoi de plus naturel que ce conservatisme des avantages acquis ? C'est cela même qui pousse les catégories sociales, les responsables politiques et économiques à une fuite en avant et, en fin de parcours, à une impasse prenant l'allure du marasme.

N'exagérons rien. Sans doute, on trouvera encore quelques cautères qui, momentanément, remédieront à l'affaire. Mais pour combien de temps et pourquoi reculer l'échéance, sinon pour assurer à nos notables, ces avantages qu'ils cumulent sur le dos des masses laborieuses ?

Tel n'est pas l'intérêt véritable des travailleurs. Une révolution libertaire et égalitaire, voilà ce qu'il faut !

Roland BOSDEVEIX.

(1) Rien que la fraude fiscale est estimée à 50 milliards de francs par an, soit l'équivalent de l'impôt sur le revenu des contribuables ou le prix des équipements collectifs d'une année.

Par ailleurs, il n'est pas inutile de savoir que la criminalité en col blanc (escroqueries, manipulations, etc.), représente 75 % de la criminalité française.